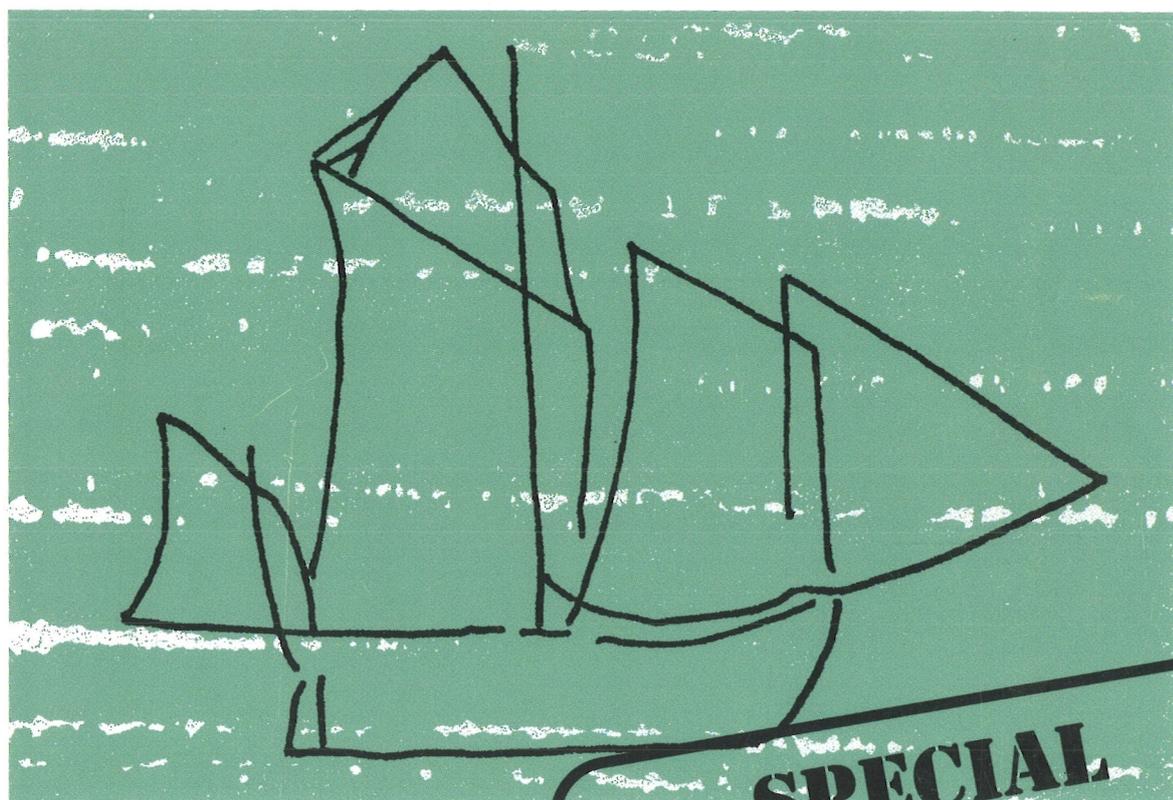


# BERNIÈRES

# OPTIQUE NOUVELLE



**SPECIAL**  
**DEBARQUEMENT**

N° 25 - Décembre 2004

Rédition - Juin 2013

# ***LES PUBLICATIONS DE B.O.N.***

- ***NOUS AVONS VECU LE 6 JUIN 1944 Á BERNIÈRES***  
Recueil de 104 pages, en bichromie, 32 illustrations. Tirage limité.
- ***BERTHELEMY***  
Recueil de 24 pages en quadrichromie sur la vie et l'œuvre du peintre Pierre Emile Berthélémy. Tirage limité.
- ***MEMOIRE D'UNE ÉPOQUE, tome 1***  
Recueil de 46 reproductions de cartes postales anciennes de 1900 à 1939, avec plan et commentaires.
- ***MEMOIRE D'UNE ÉPOQUE, tome 2 « Mer et Plage »***  
Recueil de 46 reproductions de cartes postales anciennes de 1900 à 1939, avec plan et commentaires.
- ***Pierre-Emile BERTHELEMY, Peintre des rivages normands***  
Catalogue de l'exposition présentée au Musée Maritime de l'île de Tatihou du 10 février au 30 septembre 2007  
Format 26 x 29 cm, en quadrichromie, 128 pages
- ***CARTES POSTALES :***  
Reproduction de cartes anciennes  
Cartes contemporaines en quadrichromie  
Cartes "Berthélémy" en quadrichromie
- ***L'ÉGLISE DE BERNIÈRES***  
Agrandissement d'une carte postale ancienne  
Format 21 x 29,7 cm en noir et blanc.
- ***ITINÉRAIRES DU PATRIMOINE : N.D. de BERNIÈRES***  
Plaquette sur l'église de Bernières en couleur réalisée en collaboration avec la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Basse-Normandie
- ***CHEMINEMENT DES CANADIENS LE 6 JUIN 1944 DANS BERNIÈRES***  
Livret de 8 pages en couleur, avec plan, retraçant la progression des Canadiens le 6 juin 1944 dans les rues de Bernières
- ***A LA DÉCOUVERTE DU PATRIMOINE HISTORIQUE DE BERNIÈRES***  
Livret de 8 pages en couleur, avec plan, pour parcourir un itinéraire jalonné de panneaux explicatifs faisant découvrir différents aspects de la richesse patrimoniale de Bernières

***Toutes ces publications sont disponibles au siège de l'Association ainsi qu'en différents autres points de vente (liste sur demande).***

## Sommaire

- 2 - Le premier monument commémoratif du Débarquement
- 7 - Bernières durant la Seconde Guerre Mondiale
- 10 - 6 juin, le Débarquement à Bernières
- 16 - L'occupation allemande à Bernières de juin 1940 à juin 1944
- 18 - Histoire du Régiment de la Chaudière
- 20 - Rosaire Gagnon : Bernières se souvient
- 21 - Trois de la R.A.F.
- 22 - Ils ont débarqué à Bernières
- 28 - Inauguration de l'exposition sur le Débarquement à Bernières

### **BERNIERES OPTIQUE NOUVELLE**

Association régie par la loi de 1901.

#### Siège social :

114, rue du Rgt de la Chaudière  
14990 - Bernières-sur-Mer

<http://bernieres.bon.online.fr>

#### Composition du Bureau:

•Président:

Jean-Paul MAYER

•Vices-présidents:

Jean CUISENIER

Annick FLOHIC

•Secrétaire:

Dominique NERON-TAVERNIER

•Secrétaire adjoint :

Annie de GERY

•Trésorier:

Stéphane MANDELKERN

•Rédacteur en chef et maquette:

J.P. Mayer

•Rédacteurs:

Sandrine Duval - Aurélien Lebertre -

Jacques Martin - Jannie Mayer - J.P.

Mayer - Georges Regnauld -

Imprimeur : Anquetil

## Editorial

### SOIXANTIEME ANNIVERSAIRE DU DEBARQUEMENT

B.O.N. se devait de célébrer tout particulièrement cet anniversaire. Et cela, de plusieurs manières.

Tout d'abord cette année, pas de bulletin en juin comme il en paraît depuis plus de dix ans. Car nous nous sommes attachés tout au long de l'hiver dernier à recueillir les témoignages de personnes ayant vécu la journée du 6 juin 1944 à Bernières, vingt-cinq au total. Un très grand travail qui a monopolisé tous les moyens de l'association. De cela, un ouvrage paru quelques semaines avant les manifestations du soixantième anniversaire : « *Mémoire du Débarquement - Nous avons vécu le 6 juin 1944 à Bernières-sur-Mer* ».

Ensuite, une exposition relatant cette période tragique, pleine d'espoir et de liberté.

Enfin aujourd'hui, le numéro 25 de B.O.N., un numéro exceptionnel, entièrement consacré à ces événements historiques. Non seulement vous y retrouverez des articles parus dans de précédents numéros de B.O.N., pour certains remaniés et augmentés, mais aussi des témoignages de soldats ayant débarqué sur notre plage, nous offrant ainsi une vision plus complète encore de ce qu'a été la réalité du Débarquement à Bernières.

Un numéro unique, à conserver précieusement. La parution biannuelle de votre bulletin préféré reprendra son cours normal l'an prochain, ce qui nous permet, cette année, d'être parmi les premiers à vous souhaiter de joyeuses fêtes de Noël ainsi qu'une bonne et heureuse année 2005.

Jean-Paul MAYER

# LE PREMIER MONUMENT COMMEMORATIF DU DEBARQUEMENT

*Le "Monument" situé sur la plage, face à la rue de la Mer (pour les plus anciens ! Actuellement rue du Régiment de la Chaudière), fait partie intégrante de notre environnement quotidien. Mais qui d'entre nous l'a véritablement remarqué ? Qui en connaît l'histoire ? Jannie Mayer l'a fait ressurgir pour nous des archives municipales et de celles du Ministère de la Culture (B.O.N. n°16).*



Le monument signal aujourd'hui

En 1949, conformément aux dispositions de la loi du 21 mai 1947 relative à la conservation du souvenir du 6 juin 1944, le Comité du Débarquement présidé par Raymond Triboulet, député du Calvados, décide de commémorer le "jour J" par la construction de bornes jalonnant les côtes de la Manche entre Sainte-Mère-Eglise et l'embouchure de l'Orne. Le programme consiste dans l'érection de bornes en forme de V, symbole de la victoire, de 3m 50 de haut reposant sur des socles de 1m 30 environ portant des inscriptions, en français et en anglais, relatant cet événement historique<sup>1</sup>.

Neuf monuments sont programmés, Omaha et Utah Beach, Sainte-Mère-Eglise, Sainte-Marie-du-Mont, Bénouville, Courseulles, Bernières-sur-Mer, Ouistreham et Hermanville. Les monuments d'Omaha et d'Utah Beach, où débarqua la 2ème DB, sont d'une plus grande ampleur que les autres.

<sup>1</sup> Arch. des Monuments historiques, 80/36/58

## Les projets

Le Comité examine les projets des quatre architectes en chef des Monuments historiques qui ont répondu à sa demande : Froidevaux, Julien, Merlet et Poutaraud, tous chargés de la restauration des monuments normands. Celui d'Yves-Marie Froidevaux<sup>2</sup>, qui répond le mieux au programme, est sélectionné. Cet architecte réalisera l'ensemble des monuments qui seront exécutés sous la direction de l'administration des Beaux-Arts et financés, à hauteur de 10 millions de francs, par la vente des épaves des bâtiments alliés.

Si ces signaux qui jalonnent la côte présentent un parti analogue de simplicité, une borne en V portant des inscriptions en fort relief se dressant sur un socle, la

<sup>2</sup> Yves-Marie Froidevaux (1907-1983), architecte en chef des Monuments historiques a été chargé de la restauration des monuments de la Manche après la guerre. Il reconstruit en particulier, les églises de Saint-Lo et de Coutance et l'abbaye de Lassay.

diversité des sites où ils sont implantés, centre ville ou bord de mer, ne permet pas une identité réelle de conception. En ville, le Comité recommande un soubassement limité à une plate-forme servant de socle à la borne et aux deux escaliers qui y conduisent. C'est le cas à Sainte-Mère-Eglise et à Carantan par exemple. Sur les plages, le projet est plus ambitieux. Chaque monument se prolonge par deux jetées portant un alignement de petites bornes. Ces jetées suivent la pente de la plage et peuvent être en partie recouvertes à marée haute. Alors le monument, tel une pierre levée sortant des flots, symbolise les bateaux venus s'échouer sur les plages.

En fait le projet des jetées immergées, dont l'entretien aurait posé de nombreux problèmes, est abandonné. En ville, les bornes s'apparentent à de simples stèles et en bordure de mer, de dimensions plus importantes, elles s'élèvent sur de hauts socles de formes diverses. La plus monumentale est celle d'Arromanches qui dresse ses 20m. de haut au sommet de la falaise. Son dessin, une étrave de navire tournée vers la terre, évoque la force de pénétration des troupes alliées. Des inscriptions complémentaires concernent le débarquement de la 2ème DB.

---

### **Bernières-sur-Mer : le premier monument de la série**

---

Il semble qu'il y ait eu une hésitation sur le choix de l'emplacement du premier monument exécuté et que la commune de Saint-Aubin ait été envisagée. Dans un courrier adressé à l'architecte, le maire de Bernières rappelle que sa commune était la troisième tête de pont avec Arromanches et Courseulles lors du débarquement, et a servi de plaque tournante pendant plus de quatre mois pour le matériel et les troupes qui opéraient dans le secteur enserrant Caen par l'Ouest<sup>3</sup>. Le site de Saint-Aubin n'est alors plus mentionné.

Le 6 juin 1949, Bernières-sur-Mer, est choisi comme site des fêtes de commémoration du Débarquement allié et le Comité demande à Y.M. Froidevaux de réaliser une maquette en plâtre au 10ème qui est présentée in situ. C'est à cette occasion que la première pierre symbolique du monument bernierais est posée. Cette pierre de granit contient une douille de cuivre dans laquelle est déposé un texte relatant sa pose par le maréchal Montgomery qui présidait ces cérémonies. A l'issue de cette journée elle est déposée à la mairie pour être intégrée ultérieurement dans la construction. Ce qui sera fait.

Le monument est implanté sur la digue, dans l'axe de la rue qui conduit du village à la plage, face à la mer à laquelle il tourne le dos. La borne se dresse sur un soubassement en V de 1,30m. de haut en plantin schisteux de la Manche dont les marches et le dallage sont en granit. Le radier qui forme les fondations repose sur des pieux en béton d'une profondeur moyenne de

5m. Les travaux sont réalisés de 1949 à 1950 par l'entreprise périgourdine Dagaud qui travaillait alors pour Froidevaux à la reconstruction de l'abbaye de Lessay dans la Manche.

La borne en granit brun dont les parements sont taillés à la pointe porte, dans sa partie haute, deux pierres sculptées en fort relief avec la même inscription en français et en anglais. Ces inscriptions sont l'œuvre du sculpteur Chiquet qui sera chargé de réaliser les inscriptions de l'ensemble des monuments. Après plusieurs propositions telles que : "Le 6 juin à Bernières-sur-Mer ont débarqué les troupes de la 3ème division canadienne", "ce monument est élevé à la gloire de ces valeureux combattants qui furent parmi les premiers à donner l'assaut à l'ennemi sur le sol français" ou "ici le 6 juin l'héroïsme des forces alliées libèrent l'Europe", le Comité définit le nombre de lignes et de signes de l'ensemble des inscriptions frontales et c'est le texte lapidaire suivant qui est choisi:

ICI LE 6 JUIN 1944  
L'HEROISME DES FORCES ALLIEES  
LIBERE L'EUROPE

HERE ON THE 6<sup>TH</sup> JUNE 1944  
EUROPE WAS LIBERATED  
BY THE HEROISM OF THE ALLIED FORCES

---

### **L'inauguration**

---

En mai 1950 il ne manque plus que l'inscription pour que le monument soit achevé et le maire souhaite l'inaugurer lors des cérémonies du 6 juin. Mais les autorités n'ont pas encore choisi le texte définitif, qui doit être sculpté sur place avant la pose, et le monument est toujours échafaudé à la veille de la saison balnéaire. Le maire s'adresse alors au ministre de l'Industrie et du Commerce Louvet, député du Calvados, pour lui demander d'agir auprès du ministre des Forces armées. Mais la rédaction des textes doit être approuvée par les ministères de la Défense et des Affaires étrangères et même par l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres. Aussi ce n'est que le 8 septembre 1950 que le texte définitif est adopté. Le monument bernierais peut enfin être achevé.

Avant son inauguration reste à régler le problème de l'aménagement du site prévu dans le plan d'urbanisme. Froidevaux décrit ainsi ce projet : Le centre du rond-point situé à la pointe du socle du monument aura un rayon de 17 mètres afin de laisser un espace suffisant entre cette petite esplanade et la maison située à l'est. Le sol en sera nivelé au niveau du dallage bordant la digue. La différence de niveau entre cette esplanade et la route sera rachetée par un emmarchement en ciment comportant deux marches de 10 cm de hauteur sur 0m 40 d'emmarchement. L'escalier actuel dans l'axe de l'esplanade et conduisant à la plage sera supprimé et remplacé par deux autres escaliers situés en

---

<sup>3</sup> Arch. Com. Lettre du maire à Y.M. Froidevaux du 13 mai 1949.



Au premier plan, Raymond Triboulet, président du Comité du Débarquement et à gauche, Yves-Marie Froidevaux, architecte en chef des Monuments historiques

Photo Archives des Monuments historiques

prolongement des emmarchements du socle du monument et de même largeur que ceux-ci. La balustrade actuelle sera supprimée sur toute la largeur de l'esplanade. En effet cet élément est extrêmement préjudiciable, tant au point de vue du site qu'au point de vue de la mise en valeur du monument : il cache, dès l'arrivée du visiteur, l'horizontale de la mer et nuit par son échelle et la banalité de ses éléments au caractère de sobriété et de grandeur qui doit se dégager de l'ensemble<sup>4</sup>.

Bien que le site ne soit pas encore aménagé, le monument est inauguré le dimanche 19 novembre 1950 sous la présidence d'Antoine Pinay, ministre des Travaux publics, des Transports et du Tourisme et du général Vannier, ambassadeur du Canada. A la sortie de la messe et après avoir déposé des gerbes au monument aux morts, le cortège se dirige vers le rond point précédé de la clique "la Chaudière", de la musique militaire et des drapeaux. Les officiels sont encadrés par les pompiers et les spectateurs qui les suivent par les enfants des écoles. Le monument est béni par Mgr. Brault, vicaire général et la cérémonie s'achève par un vin d'honneur à l'auberge de la Chaudière. Le site débarrassé des cabines et baraques situées aux abords immédiats est décoré d'une rangée de mats plantés tous les quatre mètres suivant le grand cercle de l'esplanade et de deux

ou trois grands mats portant les drapeaux des nations intéressées et situées à proximité du monument d'un seul côté à environ quatre mètres de ce dernier.

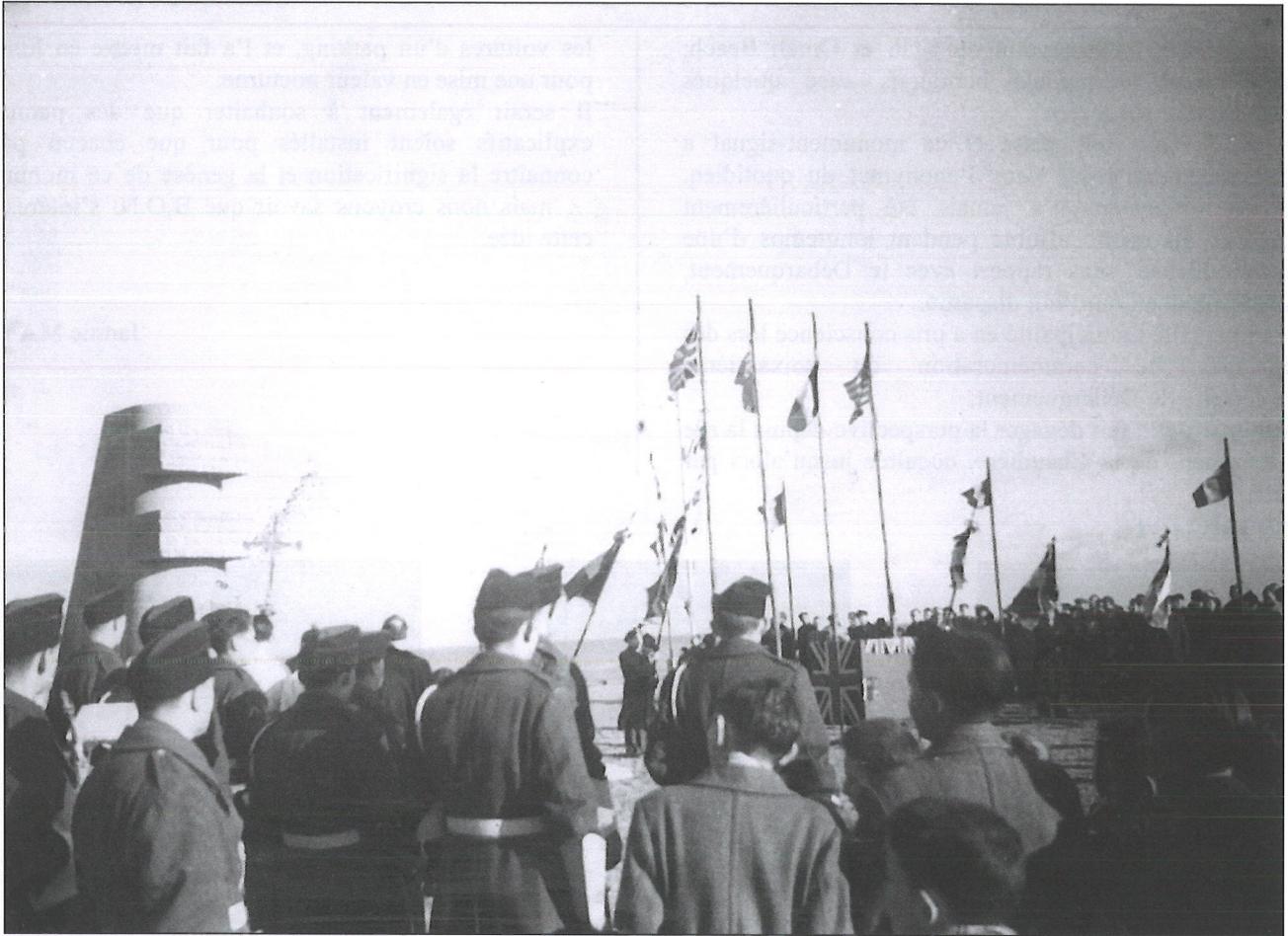
## Les critiques

Ce "monument test" fait l'objet d'un rapport du 1er juillet 1951 par l'inspecteur général des Monuments historiques Herpe<sup>5</sup>. Celui-ci indique que si l'effet donné par la construction est satisfaisant et si ses dimensions répondent bien au projet, le soubassement manque de robustesse à cause de son décor en bandes saillantes ou en léger creux et que son plan en V est peu lisible au niveau du sol. Aussi il souhaite que pour les autres monuments l'architecte emploie des matériaux de plus grande dimension et moins délicats. De plus, il préconise l'adoption de soubassements de plans rectangulaire ou polygonaux. Enfin il critique sévèrement l'emplacement choisi, au carrefour de la rue de la Mer et de la digue, et surtout son environnement "déplorable et qui ne pourra que difficilement être amélioré".

Premier d'une série de neuf bornes commémoratives du Débarquement, le monument de Bernières-sur-Mer, qui a servi de première expérience à Y.M. Froidevaux, répond bien au programme fixé par le Comité du Débarquement. L'ensemble des monuments en bordure

<sup>4</sup> Arch. Com. Lettre de l'architecte au maire du 10 novembre 1950.

<sup>5</sup> Arch. Monuments historiques, 80/36/58.



**Dimanche 19 novembre 1950, la cérémonie d'inauguration**

Photo Archives des Monuments historiques



**Le clergé et les porte-drapeaux dans un même recueillement**

Photo Archives des Monuments historiques

de mer a été, à l'exception de Utah et Omaha Beach, réalisé selon le modèle bernierais avec quelques variantes pour les socles.

Depuis, les ans ont passé et ce monument-signal a progressivement glissé dans l'anonymat du quotidien. Son environnement n'a jamais été particulièrement soigné et fut même affublé pendant longtemps d'une automitrailleuse, sans rapport avec le Débarquement, heureusement aujourd'hui disparue.

Mais l'actuelle municipalité en a pris conscience lors des préparatifs de commémoration du soixantième anniversaire du Débarquement.

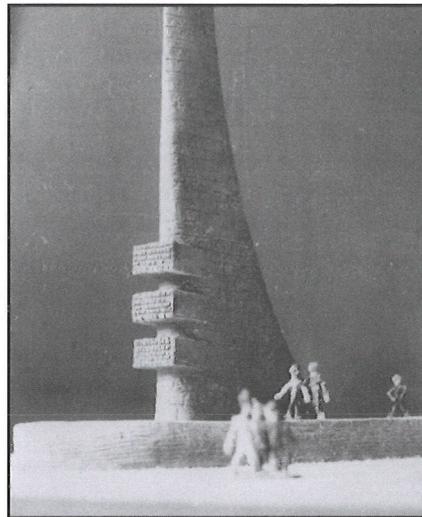
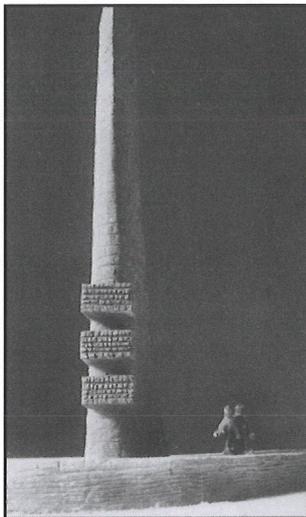
Ainsi en a-t-elle fait dégager la perspective depuis la rue du Régiment de la Chaudière, occultée jusqu'alors par

les voitures d'un parking, et l'a fait mettre en lumière pour une mise en valeur nocturne.

Il serait également à souhaiter que des panneaux explicatifs soient installés pour que chacun puisse connaître la signification et la genèse de ce monument ... mais nous croyons savoir que B.O.N. s'intéresse à cette idée.

Jannie MAYER

### DES PROJETS ...



### ... A LEUR REALISATION

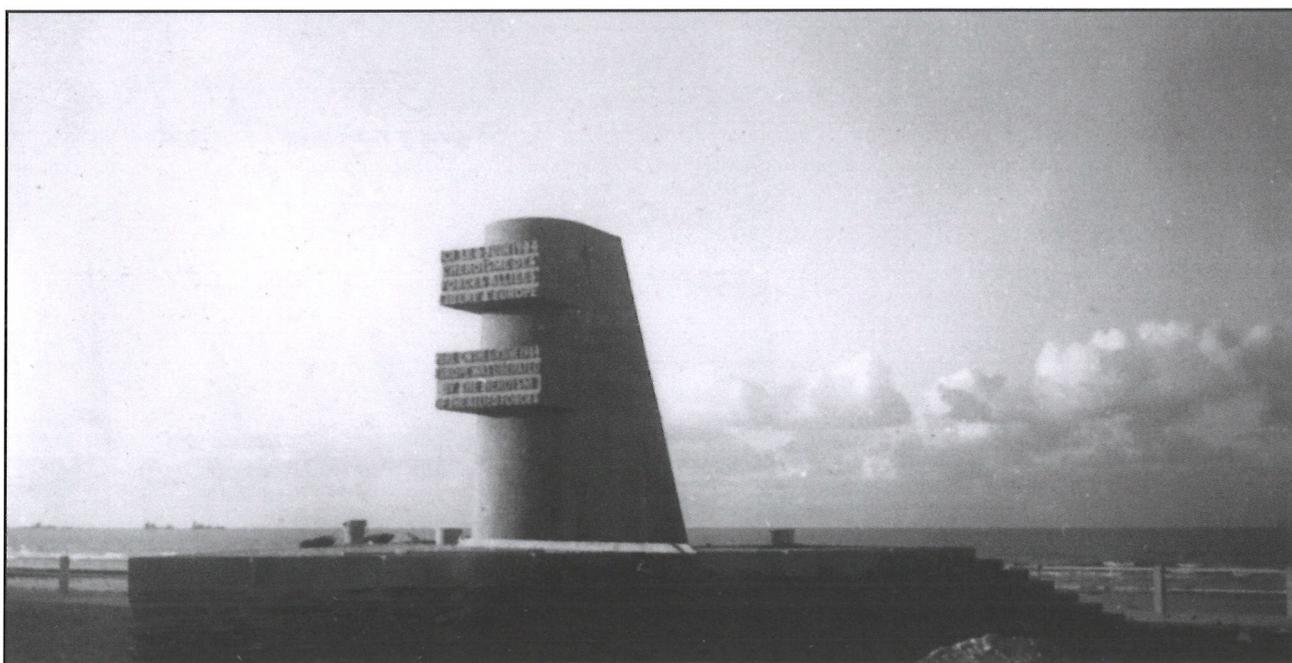


Photo prise durant l'été 1950, le monument-signal en fin de construction. Au second plan, on aperçoit la balustrade bordant la digue, encore en place. En arrière-plan à gauche sur l'horizon, on distingue encore quelques épaves du Débarquement.

Photos Archives des Monuments historiques

# BERNIERES DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

*Il y a treize ans maintenant, Sandrine Duval soutenait avec succès un mémoire de maîtrise d'histoire ayant pour titre : "La vie d'un village pendant la seconde guerre mondiale : Bernières-sur-Mer, 1939 - 1945". Cet intéressant mémoire résultait d'un long travail de recherches bibliographiques, d'un dépouillement minutieux des archives municipales et départementales ainsi que de la patiente collecte de plusieurs témoignages d'hommes et de femmes ayant vécu cette époque. Le résultat est ... captivant.*

*Dans son bulletin n°9 de mai 1996, B.O.N. avait demandé à Sandrine de vous présenter la synthèse de ce travail. La voici à nouveau aujourd'hui.*

## Le poids de la guerre 1939-1940

La situation géographique de Bernières-sur-mer, en 1939, en bordure de la Manche, entre les terres et la mer, prédispose le village à certaines activités économiques.

L'agriculture concerne soixante-dix actifs, mais occupe 90% des terres de la commune. La production agricole est surtout céréalière et l'élevage est important.

Une quinzaine de Berniérans vivent de la pêche.

L'activité balnéaire est relativement récente et en pleine expansion. La plage, l'air iodé, les facilités d'accès, les activités de loisirs et le dynamisme du syndicat d'initiative sont des atouts importants. De nombreuses villas ont été construites vers Rive Plage. La majorité des estivants (70%) vient de la région parisienne.

L'étude démographique de Bernières-sur-Mer fait ressortir plusieurs évolutions. La population diminue à cause de l'exode rural, ce qui entraîne son vieillissement. En 1936, on comptait huit cent-trois Berniérans. Mais la principale caractéristique du village est la fluctuation saisonnière du nombre d'habitants. En 1939, les capacités d'accueil de la commune ont permis d'accueillir des réfugiés espagnols.

La société berniérans est contrastée et cloisonnée. Les "châtelains" dominent la vie politique et sociale. Les cultivateurs forment un groupe à part, même si le prolétariat rural est très important.

La municipalité de Bernières se place politiquement à droite. En 1939, Louis Tesnières, maire depuis 1935, démissionne. Le 13 mai 1939, le baron Brunet est élu à sa place.

A cette époque, les Berniérans n'ignorent pas les risques d'un conflit avec l'Allemagne nazie, ils connaissent les principales règles de défense passive,

comme celle de l'éclairage et l'éventualité d'atterrissage d'avions ennemis sur le territoire.

Le 1er septembre 1939, le maire de Bernières reçoit un télégramme du Ministère de la guerre : "La mobilisation générale est décidée pour le 2 septembre 1939 à compter de zéro heure". Vingt-quatre Berniérans rejoignent leur régiment en septembre, puis quatre autres en octobre.

Pendant la "drôle de guerre", les réfugiés affluent. En mai 1940, Bernières est devenu un village surpeuplé. Les problèmes sont nombreux : ainsi, le directeur de l'école constate que sur un total de 240 enfants, 141 sont des réfugiés à la rentrée scolaire de 1939. De nombreuses villas sont réquisitionnées pour loger les réfugiés. Bientôt la situation de la commune devient critique et l'assistance devient une nécessité pour beaucoup de villageois. Toute la vie du village est désorganisée; par exemple "les deux boulangers de la commune sont mobilisés, et le pain se fait par des moyens de fortune".

Le 17 juin 1940, les Berniérans écoutent le Maréchal Pétain, nouveau chef du gouvernement : il annonce qu'il faut cesser le combat. Dès le 18 juin 1940, les Allemands entrent dans Bernières, le village est désert, la petite troupe se dirige alors vers la mer, les soldats font le salut nazi comme pour défier Churchill.

## Juin 1940 - juin 1944 : le poids de l'occupation

Le 25 juin 1940, les premiers ordres de la Feldkommandantur de Caen parviennent à Bernières : "Toutes les horloges doivent être mises à l'heure allemande. La vente d'alcool est interdite après 18

heures". Une nouvelle vie commence pour les Bernièrais...

Bernières est situé dans la zone occupée et placée sous l'autorité et l'administration allemande. En 1941, il est interdit de circuler sur la côte du Calvados. Le 20 octobre 1941, les Allemands créent "la zone côtière interdite". Un laissez-passer est obligatoire pour se rendre à Bernières.

Avec cette mise en quarantaine, les réfugiés repartent vers leur résidence principale.

Les combats de mai-juin 1940 ont fait une victime originaire de Bernières, mais 33 prisonniers en Allemagne. Les libérations de prisonniers de guerre se font au compte-gouttes, les familles peuvent cependant envoyer lettres et colis.

Pour limiter le chômage qui touche sa commune, le maire décide d'ouvrir un chantier d'adduction d'eau pour employer les chômeurs. La pêche est très réglementée par les Allemands : permis, embarquement de soldats, fouilles du bateau... Toute l'économie balnéaire de Bernières est suspendue.

Désormais toute la vie économique, sociale et même culturelle passe par la municipalité. En zone occupée, le maire est la courroie de transmission du pouvoir en place et sa charge regroupe désormais tous les domaines de la vie.

Les interdictions se généralisent. Le 18 juin 1940, les armes à feu sont confisquées, la circulation en voiture est interdite. En 1943, on supprime au maire son autorisation de circuler en voiture. Le curé se voit interdit de défilé pour la première communion en mai 1944.

Les réquisitions sont nombreuses : les villas comme "la Cassine", "les Préaux", la villa "Georgius", le mobilier, les terrains, etc...

Le gouvernement de Vichy nomme Louis Tesnières maire de Bernières en mai 1941, le portrait du Maréchal Pétain est accroché à la mairie et en 1943, le Ministère de l'Information demande même d'accrocher le portrait de Laval dans la grande salle de la mairie. La propagande de Vichy n'épargne pas la zone occupée.

Pendant ces quatre années, les Bernièrais supportent mal la présence allemande. Les agriculteurs sont contingentés, ils doivent livrer une grande partie des récoltes de céréales au service du ravitaillement général ; même les oeufs sont réquisitionnés par les Allemands. En 1941, la pomme de terre fait l'objet d'un vaste plan de culture. Les enfants des écoles sont mobilisés pour ramasser les larves de doryphores dans les champs. Enfin, de 1942 à 1944, la population subit les tirs d'artillerie de l'armée allemande. Chaque fois le bétail est rentré, les routes barrées, et la population doit rester enfermée chez elle.

Durant cette période, de nombreux Bernièrais ont été contraints de travailler pour les Allemands, surtout pour l'organisation TODT, chargée de construire le "mur de l'Atlantique". Ces fortifications de défense côtières prennent leur visage définitif à Bernières en 1944 sous l'impulsion de Rommel : des nids de mitrailleuses, des

mines et obstacles divers comme les "asperges de Rommel" (pieux surmontés d'une mine). La main-d'oeuvre est réquisitionnée : cent vingt-huit femmes et cent trente-cinq hommes à Bernières en mai 1944.

Les Allemands avaient dès juin 1940 déclaré la plage de Bernières comme territoire militaire. En 1942, la digue est à son tour réquisitionnée et fortifiée. En 1944, les terres cultivées sont minées. De nombreuses villas sont arasées comme "la Cassine", détruite le 14 janvier 1943.

A la veille du Débarquement, Bernières est occupé par la 716e Division d'infanterie allemande, la plage fourmille d'obstacles, dominée par des casemates. Un canon de 88 mm est camouflé dans un petit bois au sud de la commune.

Les réactions contre l'occupant sont faibles. Il s'agit d'infractions relatées dans la presse comme la circulation sans autorisation. La résistance est limitée. Il existait en 1944 un comité de libération, et Jean Witowski envoyait, grâce à un poste émetteur caché, des renseignements vers Londres.

Les sanctions prises par les Allemands contre les actes de sabotage de la résistance étaient lourdes. Ainsi quatre-vingt-onze Bernièrais sont requis pour surveiller les voies ferrées. D'autre part, un Bernièrais arrêté par les Allemands en possession d'un tract anglais est envoyé comme prisonnier en Allemagne pendant deux ans.

---

## 6 juin 1944-1945 : le poids de la Libération

---

L'opération Overlord est prévue depuis 1940. L'ouverture d'un second front en Europe était décidée. Le lieu fut choisi sur les plages normandes. Bernières, nom de code Juno, est l'un des secteurs britanniques. Il est divisé en 2 parties : "Mike" (Courseulles sur Mer) et "Nan" de Bernières à Saint-Aubin. Les forces anglo-canadiennes sur le secteur Nan sont : la 8e brigade avec les régiments : Queen's Own Rifles, le régiment de la Chaudière, le Royal North Shore et le régiment blindé Fort Garry Horse ; sans oublier la flotte de débarquement et la 6e division aéroportée.

Le plan prévoyait la prise de Caen le soir du 6 juin. La 8e brigade canadienne devait prendre pied sur la plage, capturer les nids de résistance allemande, puis rejoindre la 7e brigade qui effectuait la même mission à Courseulles.

Le 4 juin, le général Eisenhower choisit la date du mardi 6 juin et l'heure H est fixée entre 7 heures 25 et 7 heures 55 en fonction de la marée. Le 5 juin, la côte est bombardée.

Durant cette nuit, les habitants entendent les Allemands fuir. Les Bernièrais sont enterrés dans des abris creusés dans les jardins, tandis que les maisons croulent sous les obus.

A 5 heures 50, les Canadiens distinguent le clocher de Bernières. "La mer est couverte de bateaux".

A l'ouest de Bernières, le Queen's Own Rifles prend la casemate de la Cassine au lourd prix de soixante-cinq morts. A l'est, le Royal North Shore débarque devant Rive-Plage sous la mitraille de la casemate de Saint-Aubin. Une fois le village investi, elle causa encore de lourdes pertes sur le rivage.

A 9 heures 30 Bernières est libérée.

Très vite les habitants renseignent les Canadiens sur l'emplacement des mines. L'accueil des libérateurs fut d'autant plus triomphal que de nombreux Canadiens parlaient français. Le fief Pelloquin est transformé en hôpital.

A 11 heures 45, le Général Keller (3e division canadienne) installe son P.C. dans un verger à Bernières. Tandis que le Royal Berkshire Regiment débarque, le Régiment de la Chaudière est arrêté sur la route de Béný par des tirs d'artillerie. Béný ne tombe qu'en fin d'après-midi. A l'est, le North Shore doit faire face à une âpre résistance allemande à Tailleville, qui n'est réduite que vers 20 heures.

A Bernières, le débarquement de la 9e brigade (cinq mille hommes) provoque un gigantesque embouteillage, on peut compter jusqu'à cinq cent véhicules de toutes sortes.

Au soir du 6 juin, l'objectif d'établir une tête de pont est atteint, les pertes militaires s'élèvent à une centaine d'hommes. Les prisonniers sont embarqués vers l'Angleterre. Mais les alliés sont loin de Caen et la résistance des Allemands s'organise autour de la station radar de Douvres.

A Bernières, dix-sept personnes civiles ont trouvé la mort dans les bombardements. Le village est détruit. Ainsi trent-huit maisons seront arasées en octobre 1945. De plus il faut déminer six cents hectares sur les sept cent quarante-trois que comptent la commune. Mais Bernières est un village libre. Le 14 juin, le général de Gaulle débarque à Courseulles. Le 17, le sous-préfet de Bayeux renoue le dialogue avec les maires des communes libérées, et le 28 juillet 1944, la salle de la mairie est décorée avec les attributs du gouvernement provisoire.

Mais la guerre continue. Jusqu'au 12 septembre, Bernières subit des bombardements allemands.

L'armée anglaise recrute les Berniérans sans emploi dans des unités de travail mobiles; des maisons

sont réquisitionnées. Les Berniérans libres ne sont pas hors de danger : les mines, la circulation des tanks, les munitions laissées par les Allemands sont autant de périls. Cette activité de "débarcadère géant" dure jusqu'au 1er janvier 1945.

Dans ces conditions, une vie normale reprend difficilement.

Le 9 juin 1944, M. Min est nommé administrateur municipal, puis maire en 1945 ; il est élu en avril-mai par les Berniérans et Berniéranses.

Le problème des réfugiés réapparaît. Des manifestations charitables sont organisées pour les sinistrés, comme un arbre de Noël en décembre 1944. Le ravitaillement est réorganisé mais le déminage des champs retarde la reprise des activités agricoles. En décembre 1945, douze prisonniers allemands sont détachés chez les cultivateurs pour la remise en état des champs (une fois le déminage effectué). Le 14 septembre 1944, les marins de Bernières reçoivent un avis favorable de sortie, tandis que la reprise du commerce est favorisée par la présence des troupes. Le problème principal reste le logement. Le 7 août 1944, un plan d'organisation des travaux de reconstruction est mis en place.

Pour son rôle dans la libération de la France, le village de Bernières-sur-Mer est décoré de la Croix de guerre avec étoile d'argent. Mme Hettier de Bois Lambert, propriétaire du fief Pelloquin, fut nommée marraine du Régiment de la Chaudière et reçut la Croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Les victimes civiles reçurent la mention "Mort pour la France". Le 11 août 1945, le Premier ministre canadien vient en visite officielle à Bernières.

Les monuments et dédicaces sont nombreux. Le Régiment de la Chaudière, francophone, a particulièrement marqué la mémoire des Berniérans. Le nom des rues et des associations Berniéranses témoignent de cette reconnaissance toujours vivante vis-à-vis des libérateurs.

Sandrine DUVAL



Les soldats canadiens débarquant à marée basse sur la plage de Bernières.

Archives Nationales du Canada

## 6 juin, le Débarquement à Bernières

*Un an plus tard dans le bulletin n° 11 de B.O.N. (juin 1997), nous publions la première partie du travail -résumé- qu'avait effectué Aurélien Leberdre dans le cadre de sa première année de licence d'histoire, portant sur le Débarquement à Bernières. Pour cela, il avait lui aussi rencontré et recueilli les témoignages de certains Berniérais qui avaient vécu cet événement ô combien marquant. Il avait lui aussi consulté les archives municipales et départementales ainsi que celles du Mémorial de Caen... Dans les bulletins n° 12 (décembre 1997) et n° 13 (juin 1998), nous rapportons les deux résumés suivants de ce travail. Les voici aujourd'hui réunis dans ce numéro exceptionnel de B.O.N.*

Petit village normand, Bernières-sur-Mer est sans doute l'une des plus anciennes cités de la Côte de Nacre. Avant l'invasion des peuples Saxons, elle était habitée par des populations celtiques. Odon de Conteville, demi frère de Guillaume le Conquérant et évêque de Bayeux fit prospérer Bernières durant le Moyen Âge en développant son port. Ainsi le village connut un important trafic de bois et de pierre " dite de Caen " qui partaient pour l'Angleterre. Le village grandissant devint au XIIe siècle le siège de l'Amirauté et de Capitainerie des côtes. Plusieurs petits fiefs profitèrent de ces nombreuses activités pour se constituer autour du village. Malheureusement, la prospérité du port déclina au XVIIe siècle après de violentes tempêtes qui détournèrent le cours de la Seulles. Seuls persistèrent, pour témoigner de ce riche passé portuaire, l'église dotée d'une flèche de 220 pieds datant du XIIIe siècle et les nombreux graffitis gravés dans la pierre pour l'éternité par les marins de jadis.

En 1939, Bernières, qui compte environ 800 habitants, pour l'essentiel pêcheurs et agriculteurs, est devenu une tranquille station balnéaire fréquentée l'été par des touristes parisiens ou caennais. La guerre qui déchire l'Europe paraît bien loin et pourtant, tout va basculer. En effet le 18 juin 1940, les Berniérais sont fort surpris de voir arriver les premiers soldats allemands. Bernières va vivre pendant quatre ans dans la crainte des occupants et dans l'espoir d'une libération. Le 5 juin 1944 au soir, le village s'endort sans histoire, seul de temps à autre le bruit sourd d'avions anglais allant bombarder Caen, le tire de sa torpeur. Lorsque Mademoiselle Grave va se coucher, elle entend la patrouille qui rôde rue de la Mer, devant chez Monsieur Martin. Tout paraît normal, et pourtant...

### Les Allemands sur la côte

La côte normande étant à proximité de l'Angleterre, Bernières a le statut de zone d'opération pour les Allemands ; de ce fait, le poids de l'occupation est très lourd. A partir de 1942, Hitler s'attend à un débarquement allié au nord de la Seine.

L'Organisation Todt est chargée de construire un véritable mur protégeant les côtes de la Manche. En 1944, c'est l'illustre maréchal Rommel qui supervise le chantier où il entreprend de renforcer les défenses qu'il juge alors insuffisantes en Normandie.

### Le Mur de l'Atlantique

" Rommel a fait de l'Europe la plus formidable forteresse de tous les temps " disait Hitler à propos du mur de l'Atlantique. En effet, après la ligne Maginot et la ligne Siegfried, l'AtlantikWall est le dernier grand système de fortifications édifié au XXe siècle. Pendant deux ans, du printemps 1942 à mai 1944, le Führer fit construire plus de 12.000 ouvrages fortifiés le long des côtes de la Manche. La propagande allemande le présentait comme un mur continu indestructible ; en réalité, ce n'était qu'une succession de nids de résistance espacés sur le littoral.

Rommel, contrairement à Hitler, s'attend à un débarquement en Normandie :

- par beau temps puisqu'une traversée maritime est obligatoire,
- à l'aube, car l'agresseur doit surprendre tout en ayant un minimum de visibilité,
- à marée haute, puisque celle-ci réduit le parcours sur la plage et doit donc occasionner moins de pertes.

Et il songe beaucoup à cette baie de Seine que le Cotentin met à l'abri des vents. En inspection sur les plages de la Côte de Nacre en mars 1944, il estime que les défenses manquent ici plus qu'ailleurs. Il le dit clairement : " L'ennemi doit être anéanti avant d'atteindre le principal champ de bataille ; nous devons l'arrêter sur l'eau ". Le Feldmarschall va donc hérissier les plages d'obstacles antichars, semer les champs proches de pieux anti-planeurs ( les " asperges " ), inonder les marais et faire venir des troupes de Bretagne, de Picardie et de Champagne. Les généraux allemands veulent boucler les ports : en effet, ils pensent que les Alliés ont besoin d'un port pour apporter le matériel militaire après un éventuel débarquement. Ainsi les

Allemands vont-ils transformer certains grands ports français en places fortes imprenables.

Début juin 1944, 150.000 hommes sont prêts à défendre la côte entre le Mont Saint-Michel et Le Havre et autant peuvent intervenir en moins d'une semaine. L'effort entrepris est immense ; pourtant Rommel le juge encore insuffisant. Il sait que les avions de soutien se font rares et que les vedettes rapides de Cherbourg et du Havre n'ont qu'une action limitée. Il veut que la Luftwaffe lance des mines au large des côtes et que les divisions Panzers se rapprochent de la côte afin d'intervenir rapidement sans être menacées par les bombardiers ennemis. Le 5 juin à Berchtesgaden, il fait part de ses souhaits à Hitler, mais il est déjà trop tard.

---

### Bernières sur mer: un nid de résistances

---

Bernières a un statut spécial. En effet, le village est situé dans la Z.C.I. c'est-à-dire la zone côtière interdite. Ainsi sur le littoral côtier bas-normand, l'accès est très réglementé depuis octobre 1941. La sortie et la circulation à l'intérieur de cette zone sont libres. Par contre, ceux qui veulent y entrer doivent avoir une autorisation qui ne peut être obtenue que pour des raisons d'ordre militaire, économique (livraisons), politique ou familiale (décès ou mariages).

Comme partout sur le reste de la côte, des ouvriers français sont réquisitionnés pour construire des défenses sur la plage ; ils sont encadrés par des membres de l'Organisation Todt. Cette organisation, étroitement liée au parti nazi, est chargée de mener à bien le plus économiquement et le plus rapidement possible l'ensemble des travaux. Monsieur Martin, âgé de dix-huit ans en 1942, se souvient de ces travaux éprouvants : *“Les anciens étaient requis tous les jours, ils allaient mettre du sable sur les blockhaus. Nous, les jeunes, on travaillait à chaque marée basse, on était forcément obligé d'y aller. Il y avait des équipes qui traînaient des barrières jusqu'à la plage, on ne faisait jamais la même chose ; quelquefois, on plantait des pieux dans les champs, “ les asperges de Rommel ”, pour empêcher les avions d'atterrir ”.*

Les réquisitions furent nombreuses : *La Cassine*, une immense villa de bord de mer est prise par les Allemands au début de la guerre avant d'être totalement rasée en 1943 pour être remplacée par un blockhaus. L'activité économique du village est totalement bouleversée, les champs sont inexploitable et la pêche au grand large est interdite.

Il n'y a, à Bernières, aucune position d'artillerie importante. La défense lointaine est assurée par les batteries de Ouistreham et de Colleville ainsi que par les canons de Ver-sur-Mer. Le général Richter, commandant de la 716e division d'infanterie allemande écrit dans un rapport : *“ Ce vide dans le système défensif s'explique par le fait qu'une opération amphibie de grande envergure sur les plages du Calvados est totalement invraisemblable et même très dangereuse*

*pour l'ennemi, en raison de la présence de récifs en avant du rivage ”.* Néanmoins les plages sont défendues. L'armée allemande à Bernières occupe des positions défensives le long de la digue. Le blockhaus *la Cassine*, armé d'un canon de 50mm sous casemate est soutenu par trois mitrailleuses à poste fixe de type *Tobrouk*. A la sortie du village sont disposés plusieurs mortiers et cinq mitrailleuses de 55mm. La plage, dans le secteur Bernières-Courseulles, est parsemée d'obstacles qui sont submergés à marée haute. Il s'agit de pieux de bois et de tétraèdres constitués de plusieurs barres de béton dispersées en pyramide, de hérissons (morceaux de rails soudés en leur centre, formant un gros trépied) ou de grandes barrières métalliques enfoncées dans le sable. Souvent coiffées d'une mine antichar de gros calibre, ces constructions se multiplient au printemps 1944.

---

### Les Allemands à proximité du village

---

Outre la douzaine de soldats qui reste en permanence à Bernières, le secteur côtier entre Luc-sur-Mer et Grayes est occupé, en juin 1944, par le second bataillon du 736e régiment de grenadiers. Cette unité, avec le 726e régiment posté dans le secteur d'Arromanches, constitue la 716e division d'infanterie commandée par le général Richter (P.C. Tailleville). Dans la zone Bernières-Saint-Aubin, les éléments d'infanterie sont les 5e et 9e compagnies du 736e régiment ; la 8e et la 12e de ce même régiment sur les arrières, en guise de compagnie de réserve, ainsi qu'un peloton de quatre pièces de 20 Flak sur tracteurs chenillés de la 716e division. A la veille du débarquement, la 716e division d'infanterie compte environ 8.000 hommes, mal armés (canons de la Première Guerre mondiale) certes mais bien entraînés, dotés d'une importante artillerie et d'un moral d'acier. Pour soutenir la 716e division, on trouve à l'arrière deux unités de la 21e Panzerdivision répartis à Buron, Biéville et Cairen.

L'emplacement fortifié le plus important se trouve entre Basly et Douvres-la-Délivrande : c'est le *Luftwaffenstützpunkt* (point d'appui de l'armée de l'air). Baptisé *Distelfink*, ce centre de détection électromagnétique de la Luftwaffe, situé à quatre kilomètres de Bernières, couvre une dizaine d'hectares. Au nord-ouest de Douvres, il y a un premier camp composé d'un radar à antenne rectangulaire (un *Freya*), de quelques abris souterrains et d'une tour de guet en bois. Le deuxième camp, près de Basly, est plus important. Il ne comporte pas moins d'une trentaine d'ouvrages dont deux radars à antenne parabolique (*Würzburg Reise*), un autre en forme de grand pylône métallique (*Waspermann*), des casernes, des garages et des batteries antiaériennes.

---

## Les Canadiens à l'assaut

---

Depuis 1939, le Canada fournit un immense effort afin de remettre sur pied une armée devenue très insuffisante. Le 2 février 1941, MacKensie King, le premier ministre canadien déclare “ *Il n’y a qu’un seul moyen pour gagner cette guerre, c’est l’effort total, effort non pas seulement d’une journée, d’une semaine ou d’un mois, mais l’effort soutenu de tous les jours jusqu’à la victoire* ”. Ainsi, entre 1939 et 1945, le pays va tripler sa production, devenir le second exportateur mondial et fabriquer à lui seul, au cours de l’année 1944, plus d’aluminium que le monde entier.

---

## L'opération Overlord

---

Le débarquement doit avoir lieu sur les plages ouvertes, situées loin des ports fortifiés. Le Pas-de-Calais présente maints avantages. En effet, il offre la plus courte distance de traversée de la Manche, ainsi la marine peut débarquer des hommes et du matériel plus rapidement que partout ailleurs. Les forces aériennes alliées trouvent aussi l’endroit favorable pour les mêmes raisons : les chasseurs n’ayant pas besoin de se ravitailler en carburant, ils peuvent rester plus longtemps en l’air et donc protéger plus efficacement la flotte de débarquement. De plus, le Pas-de-Calais donne un accès direct à la Ruhr : le coeur industriel de l’Allemagne. Néanmoins les inconvénients l’emportent, la région est bordée de hautes falaises ou d’étroites plages de galets qui posent de gros problèmes aux véhicules lourdement chargés. Les Canadiens en savent quelque chose après le désastre de Dieppe en août 1942 ; les chars débarqués sur la plage ont été bloqués rapidement, leurs chenilles n’ayant pas résisté aux galets. Ces difficultés naturelles ajoutées à un dispositif de défense allemande très renforcé, changent toutes les données. Un groupe d’Américains préfère un débarquement en Bretagne mais la Bretagne est trop éloignée des côtes anglaises. L’idée de la Normandie va vite s’imposer. Elle ne présente aucun des inconvénients de la Bretagne ou du Pas-de-Calais, au contraire ses plages sont longues et larges, protégées des vents par le Cotentin et à mi-chemin entre Cherbourg et le Havre, deux ports sévèrement défendus. Ainsi une fois débarquées, les armées auront la possibilité de les attaquer par la terre. Tous ces arguments sont examinés lors de la conférence de Rattle en Ecosse en juin 1943 et confirmés le 15 mai 1944 à Londres.

Cinq plages de Normandie sont concernées par l’opération, des plages au nom codé : Utah, Omaha, Gold, Juno et Sword. Le débarquement doit avoir lieu une nuit de pleine lune pour que les avions et planeurs repèrent leurs objectifs. L’assaut sur les plages est prévu au début du jour pour éviter les collisions entre les péniches. Enfin, pour que les embarcations ne soient éventrées par les pieux minés plantés sur la plage, il faut que la mise à terre ait lieu à marée basse ou à marée

légèrement montante. Toutes ces conditions rétrécissent le choix du jour, celui-ci est fixé au 5 juin 1944 avec un jour de réserve le 6, voir le 7.

---

## Les ultimes préparatifs

---

De fin avril à la veille du 6 juin, les côtes sont soumises à des bombardements réguliers. Entre le 10 avril et le 5 juin, 2.500 appareils alliés participent aux attaques contre les installations allemandes situées dans la future zone d’assaut. A Bernières, les avions se multiplient dans le ciel et la DCA allemande près de Basly tente de les abattre. Monsieur Martin se souvient : “ *Un jour, alors qu’on travaillait dans les champs avec un ami, on devait sûrement planter ces fameuses «asperges», deux Spitfires anglais sont passés au dessus de nos têtes à basse altitude. On a tout juste eu le temps de se retourner et l’un d’eux s’est fait descendre par la DCA allemande. Cela a été très vite, le pilote a sauté, il est tombé à environ un kilomètre de là, on a couru pour aller le voir, mais il était trop tard, les Allemands étaient arrivés avant nous* ”. Ces raids aériens sont exécutés afin d’affaiblir la défense allemande et de paralyser l’arrivée d’éventuels renforts le jour J en détruisant les voies de communication. Dans le même temps, pour éviter de dévoiler d’objectif, 6.200 sorties sont effectuées hors du secteur d’invasion.

Le 6 avril 1942, la première armée canadienne est officiellement formée de façon autonome et le général MC Naughton en prend le commandement. En Angleterre, depuis 1940, les Canadiens s’entraînent avec acharnement. Sport, exercices de tirs, maniement d’armes sophistiquées, techniques de combats antichars, sorties en extérieur (dans des tranchées, car on craint une guerre similaire à celle de 14-18), marche à pied sont un échantillon du rude entraînement des soldats. De véritables débarquements sont reconstitués sur les plages anglaises. Le séjour en Angleterre a permis de transformer l’armée canadienne en une armée super entraînée et organisée. En 1944, elle compte presque 230.000 hommes, soit six fois plus qu’en 1939.

Afin de bien repérer l’état des lieux avant de se lancer dans la bataille, des sections de reconnaissance photographique aérienne de la RAF et de l’USAF prennent des milliers de photographies des côtes normandes. Ainsi, à partir de ces clichés, les Alliés reconstituent des cartes détaillées des différentes défenses allemandes ou des éventuels obstacles naturels. Parallèlement des péniches gagnent les côtes normandes et, grâce à des petits commandos d’hommes-grenouilles, ramènent en Angleterre de précieuses informations tels que des échantillons de sable ou du mur de l’Atlantique, la nature des fonds marins, la profondeur de l’eau....

## L'Opération « Nan White »

Le dimanche 4 juin vers 20 heures 15 à Portsmouth, le Général Eisenhower, commandant en chef des forces alliées, prend la décision, après un retard de 24 heures dû au mauvais temps, d'envoyer cette formidable armada de 7000 navires vers la Normandie. La 3<sup>ème</sup> division d'infanterie canadienne doit débarquer dans le secteur de Juno sur les plages « Mike » et « Nan ». La 8<sup>ème</sup> brigade de cette même division doit prendre pied sur les plages de « Nan White » et « Nan Red » c'est-à-dire Bernières-sur-Mer et Saint-Aubin.

Les unités suivantes sont prévues pour l'assaut de Bernières : le Queen's Own Rifles of Canada, The Fort Garry Horse, le Régiment de la Chaudière, la 5<sup>ème</sup> Compagnie du Génie Royal canadien, le 14<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Campagne R.C.A.

L'objectif est clair : nettoyer la plage et s'enfoncer vers l'intérieur afin de s'emparer de l'aérodrome de Carpiquet, tout en se déployant sur le front afin de réaliser une jonction avec les plages voisines (Sword et Gold).

A 3h 30 du matin, les navires font route vers leurs objectifs. A bord, les hommes qui ont réussi à dormir, se réveillent à l'annonce du débarquement. D'autres souffrent terriblement, victimes du mal de mer ; il faut dire qu'en ce 6 juin, la Manche est particulièrement agitée. Le *Hilary*, quartier général de la force d'assaut, jette l'ancre au large de Bernières à 5h 58. Sur la côte, tout est calme, les radars allemands sont complètement brouillés. En effet, les Alliés ont astucieusement envoyé des bandes de papier aluminium sur la côte. Les appareils de détection allemands ont alors capté ces signaux et les navires alliés s'approchent sans être repérés. 6h : les Canadiens descendent dans les LCA qui vont les mener jusqu'au rivage. A 7h 15, l'artillerie de marine entre en action. En raison de l'agitation de la mer, le débarquement dans le secteur de Juno, prévu initialement pour 7h 35 est repoussé d'une demi-heure. Cette décision va avoir de fâcheuses conséquences. En effet, elle donne le temps aux Allemands de se ressaisir après le bombardement des défenses côtières par l'artillerie marine et de s'organiser avant l'arrivée des assaillants. De plus, ce décalage permet à la marée montante de recouvrir un grand nombre d'obstacles minés qui vont alors provoquer, lors de l'approche, de sérieuses destructions parmi les chalands de débarquement. " *Tous les hommes ont le mal de mer et on se demande dans quelles conditions nos équipages vont aborder l'assaut* " écrit le major Harry Blanshard (commandant de l'escadron A du Fort Garry Horse). Il ajoute : " *A l'approche des côtes, arrive l'ordre de monter dans les chars et à la surprise générale, les hommes n'ont plus la nausée* ". L'infanterie des Queen's Own Rifles of Canada embarque avant les chars DD (Duplex Drive : char amphibie) du 10<sup>ème</sup> régiment blindé. Elle est précédée par un pilonnage naval. Le Queen's Own Rifles se divise en quatre : l'ouest de la plage de Bernières est dévolu à la compagnie A, tandis que l'est est réservé à la compagnie B. Les deux autres

compagnies C et D débarqueront plus tard en renfort. Des tirs de canons antichars encadrent les LCA qui approchent de la plage.

8h 12 : l'assaut.

La compagnie A commandée par le major H. Lapointe est la première à passer à l'attaque. Son objectif : l'emplacement au sud de Bernières d'une batterie de 6 canons de 88 mm défendue par l'infanterie. Dans le secteur est du front de la brigade, la compagnie B connaît des moments difficiles. Certes elle est parvenue à franchir les obstacles minés de la plage sans trop de dégâts mais le capitaine de vaisseau Otway-Ruthen rapporte que la compagnie d'assaut " *a débarqué à environ 200 yards à l'est de sa position* ". En effet, les chalands ont dérivé pour se retrouver face au nid de résistance (la Cassine), un redoutable blockhaus épargné par le pilonnage naval. " *Il y a 65 morts ou blessés dans les premières minutes* ". L'autre compagnie d'assaut à l'ouest de l'emplacement fortifié a bien moins de difficulté à quitter la plage, mais elle essuie le feu des mortiers, ce qui n'est pas prévu. Pour la phase d'assaut, l'appui est assuré par les chars DD du 10<sup>ème</sup> régiment blindé. A l'origine, ces chars amphibies devaient précéder l'infanterie en flottant mais la mer étant trop agitée, ils sont transportés jusqu'au rivage à bord de leurs chalands et débarqués à sec sur la plage. Ainsi arrivent-ils bien après les compagnies de tête.

Le régiment de la Chaudière, unité de réserve de la brigade, commence à débarquer vers 8h 30. L'avance des embarcations est gênée par les obstacles de la plage. Voici comment le capitaine de vaisseau décrit la situation dans laquelle s'est trouvée le régiment : " *Les péniches de débarquement d'assaut de la 529<sup>ème</sup> flottille arrivèrent dans un très fort groupe d'obstacles et essuyèrent le feu de mortiers sur la plage, toutes coulèrent avant d'avoir touché terre. Cependant, les troupes abandonnèrent leur équipement et nagèrent jusqu'au bord. Les hommes avaient gardé leurs couteaux et étaient tout à fait prêts à combattre avec cette arme* ". Le capitaine exagère en réalité. Quelques péniches ont pu gagner la terre en évitant par miracle les nombreux obstacles. Néanmoins, la plupart des hommes atteignent le rivage, sains et saufs. C'est " *une ruée folle* " vers le rivage, " *pendant que nos canots se vidaient de leurs hommes, d'autres étaient touchés par les mines encore plus près de la plage. Des madriers sautaient à 30 mètres en l'air et des troupes qui se serraient contre l'abri d'un brise-lames étaient criblées de morceaux de bois. Les plus grosses embarcations n'y échappèrent pas mais purent encaisser les coups* ".

Les ordres sont clairs : le régiment doit attendre la capture de Bernières pour entreprendre sa poussée en territoire ennemi. On l'a vu, faute d'appui de la part des chars amphibies, le Queen's Own Rifles, qui a pour mission de s'emparer du village, se heurte à une résistance plus grande que prévue. La Chaudière doit donc patienter une bonne heure avant de passer à l'action. Couchés le long d'un mur de ciment servant de brise-lames, les hommes se contentent, durant ces longues minutes, de neutraliser quelques nids de

résistance et d'aider le Beach Group à mettre les nombreux blessés à l'abri.

Enfin vers 9 heures 15, le nid de résistance est mis hors de combat. Un lieutenant, un caporal et un fusilier se précipitent vers le mur de la digue, haute de 3 mètres et se fauillent à son abri jusqu'au point fort qu'ils neutralisent à coups de grenades et de rafales de Sten. Les chars DD coopèrent à la destruction de l'ouvrage allemand. " *Les quelques 70 douilles d'obus vides* " trouvées autour de l'emplacement témoignent de la détermination avec laquelle ses servants se sont défendus. De son côté, la compagnie A du Queen's Own s'est débarrassée du point fort au sud du village et se rend à la gare pour rassembler les prisonniers allemands. Le régiment de la Chaudière quitte la plage dès la prise de Bernières. Harcelé par le feu de l'ennemi, il atteint à son tour le village où, au milieu de leurs maisons en ruine, les Français leur réservent un accueil enthousiaste. Le régiment gagne rapidement la zone de rassemblement qui lui a été assignée au sud du village. Il est 9h 35 Bernières est libéré.

---

### Bernières est libérée

---

Depuis 9h ce matin, quatre équipes du Génie tentent d'ouvrir des voies de sortie afin que les renforts débarquent efficacement :

L'équipe 1 : comme prévu, devant l'actuelle rue du Régiment de la Chaudière. Un char fléau démine jusqu'à la digue, suivi par un Avre qui pose son pont. Un autre Avre franchit ce pont; il saute sur une mine. Parce qu'il bloque la voie, on le rejette sur le côté, l'itinéraire est dégagé.

L'équipe 2 : devant l'actuelle rue des Etrilles, bien à l'est du point prévu, mais les embarcations du Génie ont dérivé. Normalement, il aurait dû débarquer au niveau de l'actuelle voie du Débarquement. L'Avre porteur de pont, est frappé par un obus de 50 et le commandant d'un autre Avre est tué.

L'équipe 3 : devant l'actuelle avenue du Bon-Air. Les chars fléaux ouvrent une piste sur le sable. Un pont est posé par-dessus un mur de défense.

L'équipe 4 : devant l'actuelle avenue Georges Pierre.

Les dispositions prises pour nettoyer les obstacles de plage sont bouleversées par les débarquements tardifs et l'état de la marée, laquelle est beaucoup plus forte qu'on ne l'a prévu. Les services de Génie de l'armée se sont vu confier cette mission de déblaiement. Vu les circonstances, ils doivent patienter jusqu'à ce que la marée descendante découvre les obstacles qui ont fait des ravages parmi les péniches de débarquement.

Vers 10 heures, les brigades de réserve commencent à débarquer. Les voies de sortie facilitent la circulation des engins, mais très vite, les deux voies les plus à l'est, deviennent infranchissables. La plage va rapidement être encombrée et la circulation totalement bloquée. Des unités spéciales de l'armée de terre et de la marine tentent désespérément de contrôler la circulation. Mais il faut attendre la fin de la journée pour que tout

rentre dans l'ordre. Ces unités de la Royal Navy organisent le débarquement des troupes et les approvisionnements sur les plages. Les premiers éléments ont débarqué avec le Régiment de la Chaudière. Malgré ces efforts, le Queen's Own qui accentue son avance à l'intérieur des terres, doit se passer d'un appui blindé pour s'emparer d'une batterie à Bénysur-Mer.

Depuis la libération de Bernières, une équipe de journalistes anglo-canadiens et de correspondants de guerre investissent l'hôtel *Belle-Plage* de Madame Grave. Le reporter Charles Lynch envoie 200 pigeons voyageurs lestés de capsules plastiques contenant les premières dépêches. A l'exception de quatre d'entre eux qui réussissent à gagner Londres, tous s'envolent dans la mauvaise direction. Dans le hall de l'hôtel, Marcel Wouimet, reporter à Radio-Canada, entreprend d'interviewer le père de Jacques Martin. Celui-ci accepte à la condition qu'on ne cite pas son nom. En effet, son fils aîné est prisonnier en Allemagne et il craint d'éventuelles représailles. A ce moment là, le général Keller, commandant de la 3ème division canadienne, quitte le *Hilary*, avec une partie de son état-major. Il est 11h 45 et le Q.G. divisionnaire s'établit à Bernières.

Les premiers prisonniers embarquent pour l'Angleterre, certains aident à enterrer les morts dans un cimetière improvisé au niveau des dunes.

---

### Les Berniériais libres

---

Les Berniériais sont à la fois surpris et enchantés d'être délivrés par des hommes qui parlent leur langue. Le chroniqueur de la Chaudière écrit : " *Les Français sont assez accueillants et beaucoup nous acclament au milieu des ruines de leurs maisons* ". Monsieur Grave profite de l'occasion pour sortir de bonnes bouteilles, dissimulées depuis quatre ans au fond du jardin. Le sergent Gagnon et son Régiment de la Chaudière restent à Bernières jusqu'au 8 juin. Durant ce temps, il se dévoue pour apporter aide et réconfort aux civils ; " *ils nous ont nourris, habillés et ... libérés* " dira Micheline Grave. Jacques Martin, de son côté, a connu quelques démêlés avec la Military Police britannique qui voit d'un mauvais oeil ce civil sans papier et vêtu d'un uniforme canadien. En effet, Jacques ayant tout perdu dans l'incendie de sa maison, des Canadiens lui ont fourni un uniforme pour s'habiller. Mais comme le père de Jacques est devenu traducteur pour les autorités alliées, les choses vont s'arranger.

Bernières est libérée certes, mais la guerre n'est pas finie. Le 6 juin vers 15 heures, des *Messerschmidt* et des *Focker* tirent sur les troupes qui continuent de débarquer. Ils sont heureusement rapidement chassés ou descendus par des *Spitfire*. La nuit du 7, le village est brusquement réveillé par un bombardement. Il s'agit d'une pièce à longue portée située près d'Honfleur. Jusqu'au début de septembre, les bombardements de nuit seront fréquents. Afin d'assurer la sécurité des civils, le village est évacué. Seule restent la famille de Micheline Grave qui refuse de partir ainsi que des soldats

canadiens et anglais assurant le trafic. Chaque jour, des milliers de tonnes de matériel sont débarqués. Le 14 août, deux obus tombent sur l'hôtel. Heureusement, les dégâts ne sont que matériels.

A quelques kilomètres de Bernières-sur-Mer, la fameuse forteresse de Basly-Douvres tient tête aux Canadiens. Transformée en un véritable camp retranché dont les abords ont été minés, elle est gardée par 238 hommes armés de lance-flammes, de mitrailleuses et de lance-grenades. Le camp est pris le 17 juin, soit 11 jours après le débarquement.

---

## Bilan

---

Les Alliés ont franchi le « Mur de l'Atlantique » le jour J et établi une solide tête de pont en Normandie. En ce qui concerne les pertes (tués, blessés et prisonniers), elles se chiffrent à 105 pour le Régiment de la Chaudière (dont 16 tués), 143 pour le Queen's (dont 61 tués) et 25 pour le Fort Garry Horse (dont 14 tués). Les combats se sont poursuivis aux abords du village jusqu'à la fin de la bataille de Caen, la commune étant pendant ce temps (du 7 juin au 12 septembre) soumise aux bombardements. Le bilan pour le village est le suivant :

- Nombre d'immeubles totalement détruits : 70 (sur 714),
- Nombre d'immeubles partiellement détruits : 621,
- Pourcentage de destruction de la commune : 55 %
- Eglise gravement endommagée,
- Ecole des filles entièrement détruite,

- Victimes civiles du Débarquement : 22 tués, 47 blessés.

---

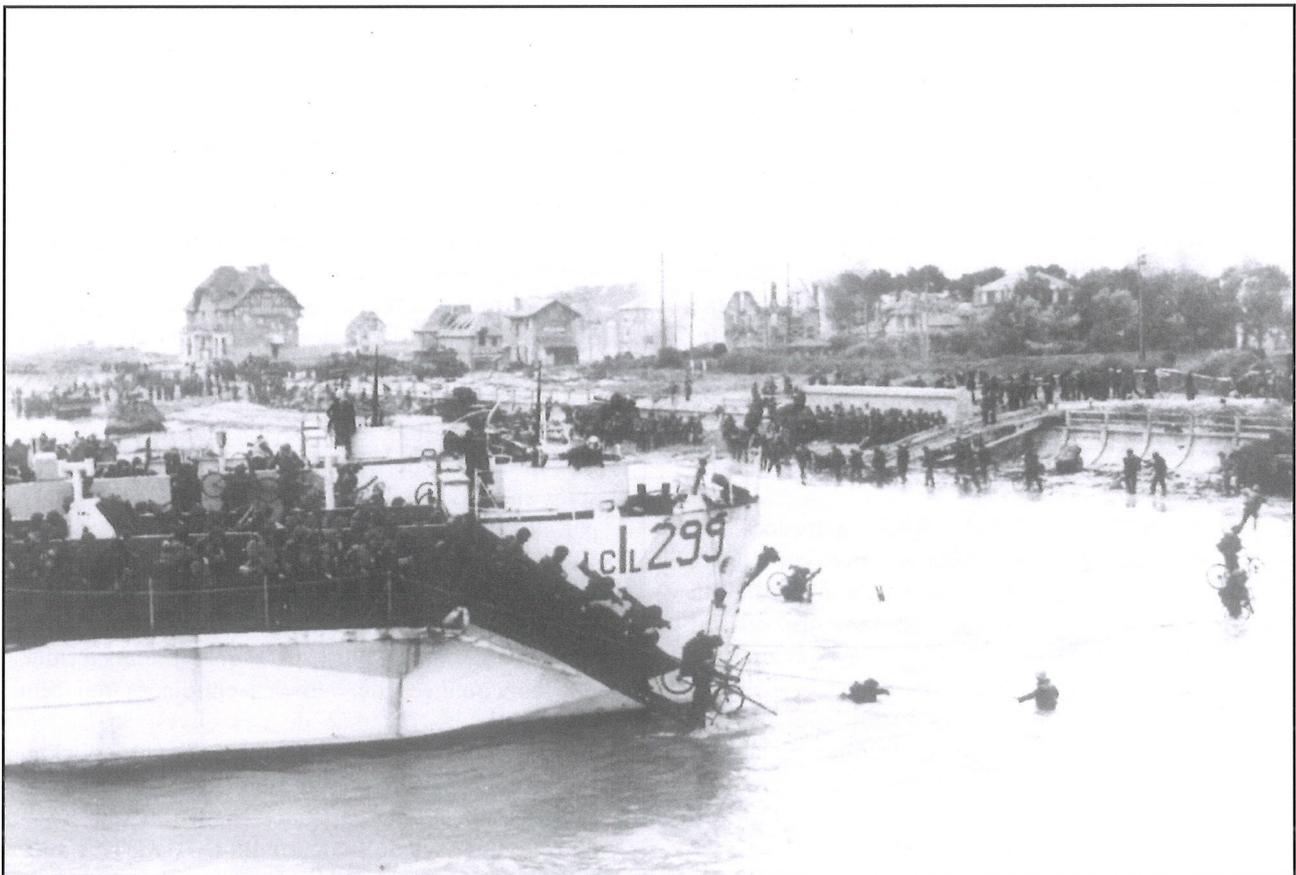
## Leur nom vit pour des générations

---

Plus de cinquante après le Débarquement, les Bernièrais n'ont pas oublié leurs libérateurs. Chaque année, on se remémore ce jour historique (le 6 juin), d'ailleurs le cinquantième anniversaire a été l'occasion de nombreuses manifestations. Un monument est érigé sur la digue, il représente l'étrave d'un bateau profondément entré en terre et symbolisant la libération du sol français. Les rues de Bernières évoquant le Débarquement sont nombreuses : rue du Régiment de la Chaudière, rue du Queen's Own Rifles, voie du Débarquement, place du Canada...

Monsieur Martin et Madame Grave sont aujourd'hui retraités, ils ont participé ensemble au projet de jumelage de Bernières-sur-Mer (France) et Bernières (Canada). Ils ont tous les deux retrouvé d'anciennes connaissances de cette mémorable journée tel le commandant Hammerton, le chef du char fléau qui évita leur tranchée de justesse. Le sergent Gagnon du Régiment de la Chaudière est absent. En effet, le 13 juin 1944, dans le cimetière de Rots, une balle tirée par un jeune soldat de la division Hitlerjugend le tue. Il repose au cimetière de Reviers.

Aurélien LEBERTRE



Le Régiment de la Chaudière débarquant sur la plage de Bernières

Archives nationales du Canada

# L'OCCUPATION ALLEMANDE A BERNIERES DE JUIN 1940 A JUIN 1944

*Après le résumé de ces deux travaux universitaires fondés sur des recherches d'archives, voici les souvenirs, publiés dans B.O.N. n° 12, de Georges Regnauld qui avait lui-même vécu l'occupation allemande à Bernières  
Laissons-lui la parole.*

Je me souviens, c'était par une belle journée d'été de juin. L'arrivée de l'armée allemande dans notre village, une troupe dans une tenue impeccable et disciplinée défilant d'un pas saccadé en chantant le fameux « Heili Heilo ». Je ne pensais pas que quatre ans plus tard je les verrais repartir en haillons.

Toute cette troupe fut logée en réquisitionnant à leur convenance les nombreuses propriétés telles que la Suze qui était une colonie de vacances, les Préaux, la ferme de Douville, les propriétés Bedel, la villa Léontine, les maisons Lavarde, le clos Anica, l'hôtel Belle-Plage qui devint le mess des officiers, l'Etrille, la Cassine, le Sémaphore, les propriétés du docteur Gosselin, Georgius, une ancienne colonie de vacances Maljean, etc.

La première chose que nous eûmes à subir fut le couvre-feu à vingt-deux heures (heure allemande, c'est-à-dire deux heures d'avance sur l'heure solaire). Plus personne dans les rues. Il fallut ensuite remettre les armes de chasse et toutes les armes à feu à la mairie sous peine, au cas où cet ordre ne serait pas respecté, de très sévères sanctions : déportation ou exécution. Ce n'était pas réjouissant, mais il fallut s'adapter bon gré mal gré à cette nouvelle vie.

Quelques temps passèrent sans incidents notoires, puis un beau jour, des affiches furent placardées, annonçant que des exercices à tirs réels allaient avoir lieu et que tout le village devait être évacué pour la journée indiquée. Quelques dégâts s'en suivirent comme une meule incendiée. Puis ce fut à peu près calme. Quelques personnes surprises par la patrouille furent emmenées à l'ancienne colonie de la Suze sur la route de Courseulles et dormirent à même le sol. Elles furent relâchées le lendemain midi après de sévères remontrances.

Les années 1940 et 1941 furent marquées par quelques incidents de cette nature, puis vint 1942, l'année où l'armée allemande commença à perdre du terrain sur le front russe. Il fallut alors remettre tous les postes de T.S.F. à la mairie afin de ne pas connaître les nouvelles plutôt néfastes pour les Allemands.

Le champ d'aviation de Caen-Carpique fut très apprécié par l'aviation allemande qui décollait de là pour bombarder sans relâche les villes sud de l'Angleterre.

Le 12 août, une grande nouvelle nous parvint : un débarquement avait eu lieu à Dieppe. Tous les Allemands furent en alerte et changèrent d'attitude

envers les civils. Ils instaurèrent le couvre feu à dix-sept heures - quinze heures heure solaire. Ce n'était pas drôle et cela dura huit jours. Ce débarquement coûta la vie à douze cents Canadiens pour cette seule journée.

1943. L'armée allemande changea ses effectifs. Toute la belle jeunesse que nous avons vu arriver en 1940 était remplacée par des hommes plus âgés encadrant des Russes et des Polonais. Ces troupes étaient destinées à poser un vaste champ de mines. La moitié du territoire fut entourée de barbelés et copieusement truffée de mines antipersonnelles (la S. Mine) et de mines antichars (la Teler Mine). Des obus de gros calibre furent également enterrés et amorcés afin de stopper les chars en cas de débarquement.

Le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) entra en vigueur et les civils furent requis tant pour le travail sur place que dans les usines allemandes. Il y eu des rafles où plusieurs jeunes du pays furent pris et envoyés dans le « Grand Reich ».

Si les avions allemands étaient devenus très rares, l'aviation alliée par contre était de plus en plus présente et lançait souvent des tracts afin de prévenir la population civile des bombardements prévus. Un de mes camarades d'enfance, Jean Couturier, fut pris par la Gestapo en possession d'un de ces tracts. Il fut immédiatement envoyé à Dauchau d'où il revint en 1945. Il ne pesait plus alors que trente-deux kilos, un squelette vivant.

L'armée allemande régressant de plus en plus sur le front de l'Est, les ouvrages de fortification progressaient sur nos côtes car les occupants pressentaient là un débarquement des Alliés. La plage fut encombrée par les « asperges de Rommel », c'est à dire des lignes de troncs d'arbres plantés dans le sable, sciés en biais à la base afin de pouvoir y fixer une mine, par des X en ferraille posés sur des socles de béton. L'une de leurs extrémités recevait également des mines qui, à marée haute, étaient recouvertes et donc invisibles, très dangereuses pour les embarcations en cas de débarquement. Puis les dunes furent fermées par plusieurs rangées de barbelés entrelacés qui rendaient impossible la traversée de ces ouvrages. La côte fut hérissée de toute sorte de fortifications : blockhaus de plusieurs formes suivant le canon qu'ils devaient abriter, nids de mitrailleuses également en béton ou abrités derrière des sacs de sable, multiples tranchées sillonnant les abords de la plage. Les brèches qui servaient d'accès

à la mer furent murées par des ouvrages de béton de deux mètres d'épaisseur sur trois de hauteur. Tous ces travaux étaient exécutés par des requis et des entreprises réquisitionnées par les Allemands. Un jour, un habitant de Bernières, Gaston Godin, pour avoir dit simplement « *les boches sont foutus* », écopa d'un mois de prison ferme et de deux mois de pointage à la Kommandantur après son travail.

1944. Les avions passaient de plus en plus chaque jour en mitraillant la D.C.A. allemande. Notre petit train, dit de Caen à la mer, fut lui-même mitraillé à plusieurs reprises entre Bernières et Courseulles et il y eut des morts et des blessés. En plaine, les champs de mines furent agrandis et des asperges de Rommel y furent abondamment plantées afin d'empêcher les planeurs d'atterrir en cas d'invasion.

Un jour de février 1944, un soldat allemand fut tué par une balle perdue à la hauteur de la deuxième Buquière. Aussitôt, l'officier allemand fit arrêter comme otages les civils qui se trouvaient dans le secteur : P. François, A. Pestel, B. Favel, Wadec, A. et F. Regnauld, mon père et mon frère. Il les fit mettre en ligne devant une quinzaine de soldats qui les tenaient en joue. Ils furent sauvés de justesse grâce à notre cher docteur Lennertz qui demanda à l'officier d'examiner la blessure qui avait entraîné la mort du soldat : c'était une balle allemande tirée de très loin qui l'avait tué. Sans l'intervention du docteur Lennertz, tous ces braves gens auraient été certainement fusillés. Et cet homme a rendu beaucoup d'autres services à bien des personnes durant cette maudite guerre.

Trois semaines avant le Débarquement, une personne âgée de Bernières, M. Flambard, sautait sur une mine. Il décédait chez mes parents dans des souffrances atroces : il n'avait plus de jambes.

Quand je pense aux horreurs que nous eûmes à subir durant l'occupation, quand je pense à tous ces prisonniers qui pendant cinq années donnèrent leurs plus beaux jours de leur jeunesse et revinrent plus ou moins en bonne santé, quand je pense aux privations de nourriture, aux mauvais traitements infligés à tant de gens, à tous ces déportés, je ne puis comprendre que notre époque puisse oublier tout cela. Je tiens à citer plus particulièrement quatre personnes qui s'illustrèrent pendant l'occupation de notre village :

M. **Witosky**, ancien officier de la Légion Étrangère qui était un résistant, possédait un poste émetteur. Il transmettait des messages en Angleterre sur la position des fortifications et des troupes allemandes qui se trouvaient dans notre région. Le 6 juin 1944, il fut le premier à hisser le drapeau français et à accueillir nos libérateurs Canadiens. Son domicile était à quelques dizaines de mètres de la plage (villa Suzanne), anciennement rue des Ormes.

Notre brave et dévoué docteur **Lennertz** qui rendit de grands services aux personnes sans ressource qu'il soignait gratuitement. Comme je l'ai rapporté, il sauva six personnes qui, sans son intervention, auraient été fusillées. Pendant les heures tragiques du Débarquement, il alla soigner les blessés et les agonisants au péril de sa vie. Il habitait le Clos Chante-Pie, rue de la Mer, actuellement rue du Régiment de la Chaudière.

**Pierre François** qui rendit de grands services aux habitants de Bernières - parlant allemand, il servait d'interprète - et faisait arranger les choses dans le bon sens. Il fit même rester plusieurs jeunes au pays au lieu de partir en Allemagne pour le S.T.O. Mon frère et moi furent de ce nombre.

Ce brave **Georges Guriec**, résistant également, fut la seule personne à déposer avec recueillement chaque 11 novembre pendant l'occupation allemande une magnifique gerbe de fleurs au monument aux mort. Il fit également sensation le jour de la remise des postes de radio à la mairie : sur la petite charrette qui transportait son appareil, il avait ajouté une hache. Arrivant à destination, il prit son poste de radio et le mit en mille morceaux devant les Allemands.

Toutes ces personnes ne furent pas de grands orateurs et restèrent dans l'ombre après la guerre. C'est pourquoi j'ai tenu à les citer et à honorer leur mémoire. Et j'associe également à mon récit toutes les personnes qui ont vécu les tragédies de cette guerre durant laquelle le village paya un lourd tribut avec tous ses morts, tous ceux qui ont souffert et qui portent encore les cicatrices de leurs blessures.

Souvenons-nous d'eux.

Georges REGNAULD

On se reportera avec intérêt à l'ouvrage que vient de publier B.O.N. il y a quelques mois « *Mémoire du Débarquement - Nous avons vécu le 6 juin 1944 à Bernières-sur-Mer* » où sont rapportés vingt-cinq témoignages de personnes présentes à Bernières en cette journée historique. Et parmi ces témoignages, celui de Georges Regnauld, page 58.

# Histoire du Régiment de la Chaudière

*Le nom du Régiment de la Chaudière est étroitement lié à Bernières et à son histoire : il débarqua ici le Jour J, vers huit heures trente, juste après le Queen's Own Rifles of Canada. L'ancienne rue de la Mer fut rebaptisée en son honneur et à chaque commémoration du Débarquement, nombre de Vétérans ne manquent pas de revenir à Bernières, relayés aujourd'hui par leurs Cadets. Les derniers « Chauds » étaient présents lors de toutes récentes cérémonies de commémoration du 60<sup>ème</sup> anniversaire du Débarquement.*

*Voici l'histoire du Régiment de la Chaudière.*

Comme la majorité des unités de langue française, le Régiment de la Chaudière a son origine dans la milice canadienne sous le régime français. En effet, c'est avec la seigneurie de Taschereau, établie en 1736 sur les bords de la rivière Chaudière que l'on trouve l'embryon qui devint le Régiment de la Chaudière.



**Les armes du Régiment**

A cette époque, chaque seigneur devait lui-même pouvoir à la défense de ses terres. Le seigneur de Taschereau n'échappait pas à cette obligation. Son organisation était évidemment des plus rudimentaire. Elle se composait des habitants qui travaillaient dans et autour de la seigneurie, se réunissant le soir pour s'entraîner aux armes. Elle devait assurer la défense contre l'éventuel ennemi, l'Indien, et plus tard, l'Anglais.

Il est rapporté que Charles Antoine Taschereau servit sous les ordres de Montcalm en 1758 et que Gabriel-Elzéar combattit Wolfe en 1759. Plusieurs hommes de la seigneurie combattirent avec les troupes françaises qui étaient alors en service dans la colonie canadienne. Très peu de noms canadiens sont passés dans l'histoire avant 1760. Il faut se souvenir que les premiers Français arrivèrent non comme guerriers ou conquérants, mais comme colonisateurs et cultivateurs, ne refusant cependant jamais l'appel aux armes lorsqu'on avait besoin d'eux.

## Sous le régime anglais

Lorsque le drapeau fleurdelisé « referma son aile et repassa les mers », on eut encore besoin des bras de ceux qui furent défaits avec gloire à Québec ou à Sainte-Foy et le système de seigneurie demeura longtemps encore sous le régime anglais.

Lors de l'invasion américaine en 1775, Gabriel-Elzéar Taschereau fut nommé colonel de son bataillon de milice par le gouverneur Carleton, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1809. La population de la seigneurie en 1775 tira sans succès sur les troupes d'Arnold qui descendaient la rivière Chaudière. Le manoir Taschereau fut alors pillé par les troupes américaines. En 1812, le lieutenant colonel Thomas Pierre Joseph Taschereau commandait le 4<sup>ème</sup> Bataillon du district de Québec. Il fit toute la campagne de 1812-1813 avec son bataillon. Suite au « First Militia Act », on créa le 9 avril 1869 le Bataillon provisoire de Dorchester et le Bataillon provisoire de Beauce qui constituèrent la naissance légale du Régiment de la Chaudière. En 1871, le Bataillon provisoire de Dorchester devint le 92<sup>ème</sup> Bataillon d'infanterie de Dorchester et le Bataillon provisoire de Beauce, le 23<sup>ème</sup> Bataillon d'infanterie de Beauce. En 1900, le 23<sup>ème</sup> et le 92<sup>ème</sup> sont réunis pour ne plus former qu'un seul bataillon qui, après avoir changé plusieurs fois de nom, deviendra finalement en 1936 le Régiment de la Chaudière (mitrailleuses), après avoir absorbé le 5<sup>th</sup> Machine Gun Battalion.

De 1936 à 1939, il se classa 1<sup>er</sup> sur 87 régiments en tirs et signaux et en 1939, il était classé 6<sup>ème</sup> en efficacité parmi toute la milice canadienne.

## Le Régiment de la Chaudière de 1939 à 1945

Il fut mobilisé le 1<sup>er</sup> septembre 1939 et établit alors ses quartiers généraux à Lac Mégantic. Le Régiment passa l'hiver dans les bâtiments de l'immigration au Bassin Louise (Québec) et à la Citadelle. Il s'installa au camp Valcartier au printemps 1940 et le 24 mai 1940, devint unité d'infanterie (Rifle). A l'automne, il partit pour le camp de Sussex (Nouveau Brunswick) où se groupa la 8<sup>ème</sup> Brigade jusqu'à son embarquement pour le

Royaume-Uni le 21 juillet 1941. Pendant son séjour en Grande-Bretagne, le bataillon suivit toutes les phases de l'entraînement nécessaire pour le débarquement. Stationné dans le sud de l'Angleterre et en Ecosse, il prit part à toutes les grandes manœuvres de l'armée canadienne et à plusieurs reprises, de l'armée anglaise. Le Régiment se fit toujours remarquer par son endurance, sa débrouillardise et son esprit de corps. Entre temps, le bataillon fut envoyé dans le nord de l'Ecosse, à Inverrary, où il fut soumis à un entraînement particulièrement sévère. Puis vint la préparation immédiate du grand jour, l'invasion de la côte normande, aux premières heures du 6 juin 1944.

Le 1<sup>er</sup> juin 1944, les premières troupes du Régiment de la Chaudière s'embarquèrent à Southampton pour rejoindre l'Armada qui irait détruire la « Festung Europa ». Le 6 juin à huit heures trente, il débarquait sur notre plage pour entreprendre ensuite sa marche victorieuse vers l'intérieur de la France pour la continuer jusqu'en Allemagne. Et c'est ainsi que ce glorieux régiment revendique l'honneur d'avoir pris part à la plus grande opération militaire de l'histoire, honneur qu'aucune autre unité québécoise ne partage avec lui.

Au soir du Jour J, le régiment avait atteint tous ses objectifs et l'on peut affirmer qu'il fût la seule unité de la tête de pont des forces d'invasion à réussir un tel exploit. Les pertes avaient été certes sérieuses, mais moindres que les prévisions, le sacrifice des uns permettant aux autres de poursuivre la tâche.

Les jours suivants, le régiment ne s'arrêtait que pour se reformer, combler les vides et se préparer de nouveau au combat. Colomby-sur-Thaon, Rots, Carpiquet, Les Jumeaux, Colombelles, Vaucelle, noms qui évoquent à tous ses Anciens des heures de danger, de sacrifice et de gloire.

Après cinquante cinq jours de ligne, le 31 juillet, il fut accordé au régiment un repos à Basly qu'il avait libéré le 6 juin.

Puis ce fut la poussée à travers la France et la poursuite de l'ennemi en fuite, ce fut Mandeville, Rouvres et la défaite allemande. Le 17 septembre, le Régiment faisait le siège de Boulogne-sur-Mer qui tombait le 22. Le 25, c'était au tour du Cap Blanc-Nez de recevoir la visite des gars de la Chaudière. Le même jour, à celui de Calais.

Ce fut ensuite la campagne de l'Escault durant tout le mois d'octobre. De novembre à janvier, le Régiment tint les positions défensives de Nimègues, Kapel, Beck, Driehuizen, Groesbeek, Wyler et Althorst. Longue période d'attente, de froid, de calme parfois poignant. On patrouille d'un côté comme de l'autre, on s'épie ... on s'entraîne pour l'attaque finale.

Le 8 janvier 1945, ce fut la bataille de Leuth, dans une région inondée par l'ennemi. Le 26, après un combat acharné et au prix d'énormes sacrifices, c'est Hollen qui tombe. Puis ce fut les combats de la forêt du Hochwald, Emmerick, Hoch, Helten. Le Régiment nettoya le nord de la Hollande (Zutphen, Zwolle, Sneek, Lemmer, Bunde) et poussa en Allemagne jusqu'à Grossefehne, vers Aurich, avec l'intention d'attaquer

Emden par l'arrière. Autant de lieux où il se couvrit de gloire.

Les « Chauds », comme ils étaient familièrement surnommés, combattirent ainsi du Jour J au jour V. Après s'être couverts de gloire, ils s'enrôlèrent dans l'armée d'occupation. Le Régiment de la Chaudière a été la seule unité levée au Québec à participer à cette mission où il joua un rôle de tout premier ordre dans la péninsule Emden-Wilhemshaven sur la mer du Nord.

---

## De 1945 à nos jours

---

Alors que le 1<sup>er</sup> Bataillon combattait en Europe, un second bataillon de réserve avait été formé et préparait le renfort, le retour et la réorganisation du 1<sup>er</sup> Bataillon qui revint au pays le 30 décembre 1945 : il fut reçu à Québec en vainqueur avec tous les honneurs qui lui étaient dus. On réorganisa le bataillon de réserve qui pris ses quartiers au Cove Fields jusqu'en 1949, pour être ensuite déménagé à Saint-Romuald. Entre temps, le 3<sup>ème</sup> Bataillon ayant fini sa tâche d'occupation, revint au printemps 1946.

Ce fut alors la routine des temps de paix, avec l'entraînement deux ou trois soirs par semaine au quartier général de Saint-Romuald ainsi qu'aux compagnies de Saint-Georges, Saint-Joseph, Lac Mégantic et Plessisville. En septembre 1954, le Régiment de Levis fut incorporé à celui de la Chaudière et leurs quartiers généraux furent établis au manège militaire de Lévis, où ils sont encore aujourd'hui.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1947, la princesse Elizabeth devint colonel en chef du Régiment. Le 6 juin 1964, il fut élevé à Bernières un monument à l'occasion du vingtième anniversaire du débarquement du Régiment et en souvenir des membres de l'unité tués au cours des hostilités. Le 22 août suivant, le Régiment reçut ses drapeaux à la base de Valcartier : le drapeau de la reine et le drapeau régimentaire leurs furent remis par le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, son Excellence Monsieur Paul Comptois. L'année suivante, le 6 juin 1965, le général Ailleret, chef d'état-major des Forces Armées Françaises, remet au régiment le drapeau du 41<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie en France. Le musée du Régiment fut inauguré en mai 1967. Puis à l'automne, le régiment de la Chaudière reçut la visite de sa marraine, Geneviève Hettier de Bois Lambert.

En 1968 eut lieu le changement de drapeau de la reine pour l'unifolié canadien. Le 10 compagnie A du Régiment a été baptisé « Caserne Paul Mathieu » au cours d'une cérémonie à laquelle participait Madame Paul Mathieu et en novembre 1981, un mont de la base Valcartier reçut également le nom du colonel Paul Mathieu.

Suite la proposition du major Fernand Dion, qui participa à la campagne d'Europe, un mémorial fut érigé à la mémoire des deux cent quarante et un soldats, sous-officiers et officiers, qui sacrifièrent leur vie à la liberté et à la paix. Ce mémorial a été inauguré le 3 juin 1990 à Beauceville, région d'origine du Régiment de la Chaudière.

En mai 1995, à l'occasion du Cinquantième anniversaire du Débarquement et du cent vingt-cinquième anniversaire du Régiment, la ville de Lévis baptisa l'un de ses parcs « Parc du Régiment de la Chaudière ».

Depuis plusieurs années, nombre de membres du Régiment participent à diverses missions des Nations Unies, telles Chypre, Egypte, ex-Yougoslavie ou encore Haïti.

Le Régiment de la Chaudière est toujours présent de par le monde et ô combien dans le cœur des Bernièrais.

Jean-Paul MAYER

1. Le site du Régiment de la Chaudière ([www.geocities.com](http://www.geocities.com)) nous a fourni tous les éléments de cet article.

## Rosaire Gagnon : Bernières se souvient

*Il y a sept ans déjà, le 27 septembre 1997, était inauguré le rond-point « Sergent Rosaire Gagnon et ses compagnons » au cours d'une émouvante cérémonie à laquelle assistaient de nombreuses personnalités locales. Mais qui était Rosaire Gagnon ? (B.O.N. n° 12)*

Rosaire Gagnon était l'un des quatre éclaireurs de l'*Advance Party* ou *Unit Landing* débarqués le 6 juin 1944 au petit matin, en même temps que le *Queen's Own Rifles* pour reconnaître le point de rassemblement du Régiment de la Chaudière qui n'avait pas encore mis pied à terre. Ces quatre hommes étaient commandés par le capitaine Cardinal.

Après avoir reconnu le chemin dans Bernières, le petit groupe revint à la plage. Là, ils rencontrent les premiers Bernièrais dont Monsieur et Madame Grave – les propriétaires de l'hôtel *Belle-Plage* – leur fille Micheline ainsi que la famille Martin dont la maison finissait de se consumer. Leur fils Jacques interpelle Rosaire Gagnon et lui demande s'il était français : il portait sur la manche un badge *Régiment de la Chaudière*. « *Nous sommes des Canadiens français, lui répond-il, venus libérer la France !* ».

De nombreuses photographies prises par les correspondants de guerre stationnés à l'hôtel *Belle-Plage* le représente sur la plage et devant la gare, au milieu de Bernièrais ainsi qu'avec des prisonniers allemands.

Il reste avec son régiment jusqu'au 8 juin et cinq jours plus tard, le 13 juin, il est abattu à Rots d'une balle dans la nuque par un jeune soldat de la division Hitlerjugend.

Sa dernière vision de Bernières fut certainement celle de ce rond-point auquel son nom est maintenant associé.

Rosaire Gagnon et ses compagnons méritaient bien un tel hommage de Bernières. Mais également à travers eux, ce sont tous nos amis Canadiens qui sont ainsi honorés.

Jacques MARTIN

Le frère de Rosaire Gagnon, Clément, était déjà venu à Bernières pour l'inauguration du rond-point portant le nom de son frère. A cette occasion, il avait prononcé un discours très émouvant, retraçant la courte vie de son frère et dont il nous avait remis une copie.

Il est revenu à Bernières pour les cérémonies du 60<sup>ème</sup> anniversaire du Débarquement et à cette nouvelle occasion, il a présenté l'album qu'il venait de réaliser sur Rosaire Gagnon : « *J'ai abordé plusieurs points. Je crois que ses lettres comme celles d'autres combattants permettent au lecteur de savoir ce que ressentaient ces jeunes soldats si loin de leur pays ...* » nous a-t-il écrit.

Il a remis un exemplaire de cet album à la mairie de Bernières ainsi que deux autres, l'un au Mémorial de Caen, l'autre, au Centre Juno Beach.

Et Clément Gagnon nous a demandé de lui faire part « *des commentaires vrais et sincères, même s'ils sont négatifs, des personnes qui l'ont lu ou feuilleté* ».

Et de conclure : « *J'espère que [cet album] est à la hauteur de ce que j'ai désiré offrir à la population de Bernières* ».

B.O.N. ne manquera pas d'être votre intermédiaire pour transmettre à Clément Gagnon vos commentaires.

J.P.M.

## TROIS DE LA R.A.F.

Dans le n°11 de B.O.N., Patricia Rigg et Annick Patrizi-Flohic nous avaient fait découvrir ou mieux connaître deux héros de la R.A.F. qui s'étaient particulièrement distingués lors du Débarquement : un anglais, " Johnnie " Johnson et un français, Denys Boudard, ainsi qu'un autre anglais ... mais lisez plutôt.

Nous ne reviendrons pas sur le rôle joué par la R.A.F. dans les combats du Débarquement mais rappelons simplement quelques étapes.

En 1916 est fondé le Royal Flying Corps qui deviendra la Royal Air Force.

En 1923 la Home Defence Air Force comprendra cinquante-deux escadrons.

En 1936 la R.A.F. Volunteer Reserve sera constituée pour recruter et former une réserve de pilotes.

A noter également qu'une des conséquences du traité de Versailles fut le gel du développement de l'aviation anglaise, de 1919 à 1929 (limitation des armements par crainte des bombardements aériens) jusqu'au Kellogg pact qui va relancer le réarmement.

La R.A.F. volera sur Hurricane (1er vol en 1935) et sur Spitfire (1er vol en 1936).

### **" Johnnie " Johnson, Air Vice Marshal.**

" Johnnie " Johnson, dit " Johnson of Kenley " a vingt deux ans en 1938. Ingénieur civil, il devient pilote de la R.A.F. avec le grade de sergent en 1939 car sa passion pour le pilotage n'est pas nouvelle. Dès le début de la guerre, il vole sur Spitfire. Il collectionnera trente-huit victoires en vol avec huit " Spit " successifs.

Au printemps 43, devenu Wing Commander à Kenley, il entraîne des Canadiens sur les nouveaux Spitfire 9. Ce sont eux qu'il commandera, ainsi que des polonais, lors des opérations de juin 1944.

Les Wing-leaders (chef d'escadron) avaient le privilège de mettre leurs initiales sur leurs appareils. L'Intelligence Service (" Spy Espion ") désapprouvait fermement cette tradition à cause du risque d'identification par l'ennemi. Johnnie passera outre et tous ses Spit porteront ses initiales et les traits symbolisant le nombre des appareils ennemis abattus.

Le 6 Juin 1944, Kenley Wing 144 (l'escadron de J. Johnson) a pour mission de protéger le flanc est de Débarquement, tâche facilitée par l'absence de la Luftwaffe.

J. Johnson et ses hommes sont les premiers à s'installer sur la piste Bz, le 10 juin, à Sainte-Croix-sur-Mer, base de leurs opérations aériennes.

En Août 1944, le " Vieux Lion ", Winston Churchill en personne, viendra féliciter ce héros.

### **Denys Boudard, "un gars de chez nous"**

Denys Boudard est sans doute mieux connu des normands et des caennais en particulier.

Le 29 avril 1941, avec son copain Jean Hébert, il " pique " à Carpiquet un Bucher Jungman appartenant à la Luftwaffe. Envol réussi au nez et à la barbe des Allemands, arrivée problématique au-dessus des côtes

anglaises ... Comment échapper à la D.C.A. avec une croix gammée peinte sur l'appareil ?

La chance ne quitte plus les jeunes gens. Bientôt ils entrent au sein d'un escadron britannique et participent à toutes les opérations militaires en cours ... Jusqu'en 1943 où Jean trouvera la mort. C'est donc seul de Denys Boudard revoit sa terre natale lors du Débarquement.

Comme il l'écrira sur son carnet de bord en date du 13 juin : " après 3 ans et 45 jours d'exil, enfin je touche le sol de France " ... à Sainte-Croix, chez J. Johnson. A dater de ce jour, ses notes ne seront plus rédigées en anglais mais en français.

Ajoutons que sa mission était de surveiller " Pégasus Bridge " (Pont de Bénouville). Ce faisant, il apercevra de loin Caen en flammes, angoissé sur le sort de sa famille, heureusement retirée à Flers, et la destinée de sa ville.

Le 14 août, il se pose à Carpiquet, libéré par les gars du Régiment de la Chaudière après quatre jours et quatre nuits de combats d'une violence inouïe.

Parti sur un appareil frappé de la croix gammée, Denys Boudard reprend possession de " son " terrain sous l'égide de la croix de Lorraine peinte sur son Spitfire 9 ... La boucle est bouclée.

Pour terminer, nous évoquerons la figure d'un troisième héros de la R.A.F. qui n'était pas présent au moment du 6 juin mais qui est célèbre par le nombre de ses tentatives d'évasion : Douglas Bacler.

En décembre 31, Douglas Bacler perd ses deux jambes dans un accident d'avion. L'été suivant, ayant réappris à marcher avec des jambes artificielles, il passe ses tests de pilotage à Wittering (Kent).

A vingt-et-un ans, il est Pilot Officer dans la R.A.F. Il pilote un Hurricane pendant la " Battle of Britain " (Bataille d'Angleterre). Il est chef d'escadron à Cottishall et vole avec les Canadiens. C'est là que Johnnie Johnson le rencontre pour la première fois.

En 1941, au cours d'un combat aérien, il s'éjecte, est fait prisonnier. Il perd une de ses jambes artificielles dans l'affaire. Une semaine plus tard, avec l'accord des Allemands, on lui parachute une prothèse de remplacement.

Plusieurs fois il tentera de s'échapper. De guerre lasse -sans jeu de mots !- les Allemands l'emprisonneront au château de Coltditz.

Le film *Reach for the Sky for the Sky* raconte son histoire, Kenneth More tenant le rôle de D. Bacler.

La reine l'anoblira - Sir Douglas Bacler - en 1976.

P. RIGG A. PATRIZI-FLOHIC

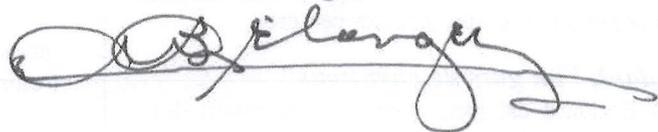
## **ILS ONT DEBARQUE A BERNIERES**

*Après avoir recueilli et publié en juin dernier les témoignages de Berniérans ayant vécu le 6 juin 1944 à Bernières, B.O.N. reproduit aujourd'hui ici quelques témoignages de militaires de différents régiments alliés qui ont débarqué sur notre plage. Quelques soixante ans plus tard, ils ont adressé ces souvenirs soit à la municipalité, soit à des Berniérans avides de les entendre.*

**Marcel BELLANGER**  
**Régiment de la Chaudière**

" Etant un ancien du Régiment de la Chaudière et probablement un des rares survivants, je veux vous informer que j'ai fait le débarquement sur la plage de Bernières vers 07.00 heures le 6 juin 44. Nous nous étions embarqués la veille à Southampton sur le H.M.C.S. "Prince David" pour être lâchés à la mer sur une péniche de débarquement à 6 kilomètres de la côte. La mer était furieuse et l'arrivée, comme vous le savez, fut périlleuse. J'ai suivi par la suite mon régiment à travers Bénny, Basly, Colomby-sur-Thaon, Rots, Bretteville l'Orgeuilleuse, Saint.Mauvieu, etc jusqu'à Carpiquet le 4 juillet au P.C. du colonel Mathieu où j 'y étais avec le lieutenant Leroux, mon chef de la Section "Intelligence". Le lendemain les nerfs ont cédé, "choc nerveux". Durant ma convalescence à Douvres, j'ai fait la connaissance de la famille Desvage de Graye-sur-Mer que j'ai revu à plusieurs reprises après la guerre. J'ai également revu Monsieur Grave de l'auberge de la Chaudière. Par la suite, j'ai été affecté au Q.G. de l'armée canadienne à Paris jusqu'à mon retour au Canada pour être démobilisé en mai 1946. Je me suis marié en novembre 1946 à une française. J'ai fait une carrière diplomatique de 1947 à 1984 et ai servi aux postes suivants: Paris, Washington, Bonn, Paris, Yaoundé, Boston, Bordeaux et Rome. J'ai alors pris ma retraite en qualité de Premier secrétaire et Consul."

Marcel Bélanger



**Ronnie BLAKE**  
**Royal Electrical and Mechanical Engineers**

Le sergent Blake a débarqué à Bernières-sur-Mer le 6 Juin 1944. Son travail était la récupération et l'entretien des chars envoyés au front.

L'unité du sergent Blake a emprunté la rue de la Mer, devenue aujourd'hui rue du Régiment de la Chaudière. Ce soldat se souvient toujours d'une petite fille âgée d'environ trois ans qui a accouru de la grande cour qui se trouve à gauche après la maison Chantepie pour voir les soldats. Il rêve de la retrouver.

Avant d'embarquer en Angleterre, les soldats s'étaient vu remettre des francs pour payer les premières nécessités une fois débarqués sur le sol français. Le sergent a fait don d'un billet de 5 Francs (un de ses billets a été donné par le sergent à la ville de Bernières-sur-Mer).



Ce témoignage a été recueilli et traduit par Patricia Rigg

**Jack REED**  
**Royal Engineers**

Jack Reed était à Bernières-sur-Mer le 6 Juin 1944 avec les Royal Engineers.

« La première nuit, après un jour très très dur, nous nous sommes établis dans un verger à quelques mètres de l'église. C'était un verger plein de cerisiers, où les cerises étaient mûres, mais comme nous avions trop de choses à faire, nous ne les avons pas volées. Je n'ai pas dormi de la nuit. [...] des obus tombaient toute la nuit. Notre officier, Major Mole, a été blessé par des éclats d'obus. On l'a renvoyé en Angleterre et nous ne l'avons pas revu. Un tireur était embusqué dans l'église. Il nous a fallu presque quatre jours pour l'enlever.

Il y avait des Royal Engineers sur tous les fronts. Certaines compagnies enlevaient les mines et posaient les voies Sommerfelt sur les plages. Nous, nous étions chargés du génie mécanique et du transport. Notre travail consistait à prendre les provisions, les fournitures dans la mer (dans les bateaux ravitailleurs) et à les livrer aux dépôts près de la ligne de feu. »



Témoignage adressé directement à la Mairie

**James Vincent DIXON**  
US Navy



« Ma première visite à Bernières-sur-Mer était le 6 juin lorsque j'avais vingt ans et j'étais le chef d'un LCVP de la Marine Américaine. J'ai piloté le LCVP n°6 (*Landing Craft Vehicle Personnel*), avec à bord trente-six soldats canadiens, deux marins (un mécanicien et un matelot) et moi-même, du bateau USS LST no.359 (*Landing Ship Tanks*) en Manche jusqu'à votre plage. Le clocher de l'église était mon point de repère. J'ai un souvenir très net de la digue quand les soldats ont débarqué et se sont bousculés aux alentours.

Jour J+3, le 9 juin, j'ai pu quitter mon bateau à marée basse et j'ai fait un saut au village. Je me suis surtout rendu à l'église pour y faire des prières, en plus de celles faites silencieusement, la plupart du temps pendant les nombreux trajets entre les bateaux et la plage en transportant les gens, l'équipement, les blessés.

Au village j'ai acheté des cartes postales au tabac avec les francs qu'on nous a donnés pour le débarquement. Puis vite retour au travail. Les seuls contacts que j'ai eu avec les Berniérais furent avec un vieux monsieur sur la plage et la dame du tabac.

---

**Sergeant Bill HUDSON**  
**'A' Troop 48 Commando Royal Marines**

[...]

[Le 5 juin] Vers 22 h., tous les sous-officiers et les officiers se réunissent pour prendre

J'ai vraiment regretté ne pas savoir parler le français comme certains soldats canadiens, car j'aurais aimé bavarder avec les Français qui étaient si heureux de nous voir. Quelques jours plus tard je devais me rendre travailler à Omaha Beach.

Avant de venir en France, j'étais en Afrique du Nord en mai 1943 lorsque l'on m'a affecté au LCT n°277 avec lequel j'ai participé au débarquement en Sicile et à Salerne en Italie. Après le débarquement à Salerne, la Marine Américaine avait besoin de matelots pour des LCVP. Comme j'étais entraîné dans ce travail, j'ai été affecté au LST n°359, LCVP n°6, comme matelot chef (Seaman Coxswain). A bord du 359, nous avons participé à l'Heure-H (H-Hour) au Débarquement du Jour-J (D-Day) à Anzio. Mon équipe, nous étions trois, a vécu et a travaillé à bord de notre bateau ouvert aux éléments jusqu'au 25 avril 1944 quand on nous a fait quitter la plage pour aller rejoindre l'Angleterre à bord du 359 pour préparer et participer à l'Operation Overlord en Normandie.

Le 9 juillet 1944, mon LCVP est entré en collision avec un objet flottant abîmant l'arbre de transmission. Le 359, étant à proximité de la plage, a pris à bord le LCVP pour inspection. Celui-ci ne pouvant être réparé, nous retournâmes prendre un nouveau LCVP en Angleterre. En quittant le secteur, le 359 a "rencontré" une mine acoustique et a subi de graves dégâts et, jusqu'au 15 décembre, le navire fut souvent en cale sèche. A cette date on nous a mis en remorquage dans un convoi de vingt-et-un bateaux hors service retournant aux Etats-Unis, accompagné d'escortes pour rejoindre l'organisation de l'invasion du Pacifique. Le 20 décembre, près des Açores le 359 était torpillé par un sous-marin allemand ainsi qu'une des escortes, le torpilleur Fogg. Les survivants des deux bateaux sont arrivés à New York le 7 janvier 1945. Nous étions tous contents de pouvoir rentrer chez nous pour trente jours de "Permission Spéciale Survivant" avant de reprendre notre service. »

Témoignage envoyé directement à la Mairie et  
traduit par P. Rigg

---

connaissance des détails de notre mission : notre destination, ce que nous aurons à faire et comment y parvenir. Nous devons débarquer sur une petite plage à la limite d'un grand village appelé St Aubin [*actuelle plage située entre la Croisette et le Cap Romain*]. Nous devons ensuite nous diriger vers un point de rendez-vous précis puis marcher environ

6 km au-delà de St Aubin sur une route parallèle à la côte en combattant l'ennemi en même temps. Une fois arrivés à Langrune, le village suivant, nous devons nous frayer un chemin à travers le bourg jusqu'à la plage afin de maîtriser les places fortes qui menacent le débarquement des Alliés.

Les Canadiens doivent nous précéder et nous croyons qu'ils débarqueront facilement, sans problème, grâce aux nouveaux chars amphibies - les Sherman - ainsi qu'au soutien des raids aériens des forces alliées le long de la côte. Nous espérons débarquer sans déplorer de blessés. A l'annonce de cette information, les hommes se détendent et se décident à surmonter leur mal de mer ; ils se mettent en devoir de trouver un coin pour dormir : demain, il fera jour.

Le lendemain matin, après avoir peu dormi, je sors en titubant, vois que la mer est plus mauvaise que la veille et, regardant autour de moi, suis étonné de constater que nous ne sommes qu'un parmi un millier de bateaux de toutes sortes à perte de vue. Je regarde ma montre, il est 7h30 : en me retournant vers la France, je distingue bien le littoral. Peu de temps après, nous commençons à organiser notre petit équipement, à attacher nos ceintures, à ajuster notre fourbi, à vérifier nos armes, etc.

Pendant ce temps, les LCI se suivent, l'un derrière l'autre. Tout à coup, nous bifurquons vers la plage, en ligne, de front : c'est à ce moment-là que nous subissons notre première perte. Lance Cpl. Larkin, qui est juste devant moi, reçoit une balle dans la tête et meurt sur le coup. C'est un vieux camarade du 7ème Bataillon ; quelle amère ironie du sort qu'il trouve la mort ainsi à un kilomètre de la plage.

A ce moment là, tout le monde comprend que nous avons commencé les hostilités. Il est 8h30 et nous sommes en mer depuis 14 heures - c'est la raison pour laquelle tout le monde est malade et fin prêt à quitter le LCI dès que possible. Je vois la plage à 200 ou 300 mètres : il y règne une pagaille totale. Je regarde à gauche et je vois l'avant du LCI voisin recevoir un tir de plein fouet, directement derrière l'écran protecteur en béton où se trouve l'artilleur avec son "oerlikon" : le souffle lui fait perdre l'équilibre sur son marchepied en métal. Néanmoins, il ne semble pas blessé ; il secoue la tête, se réinstalle et continue de tirer : je remarque en passant qu'il est roux. Malheureusement, les deux membres de l'équipage derrière lui, assis sur des caisses de munitions, ont tout simplement disparu : ils ont dû être tués.

Peu de temps après, notre LCI atteint la plage et les rampes de chaque côté sont descendues dans le sable, mais la mer très forte provoque un

tangage prononcé, et plusieurs membres de l'équipage et les premiers Marines s'accrochent aux rampes essayant tant bien que mal de les maintenir sur la plage. Je me mets à courir aussi vite que possible mais à mi-chemin, l'équipement si lourd me fait basculer par-dessus bord et je plonge dans la mer la tête la première. Lorsque je touche l'eau, le bazooka me cogne l'arrière de la tête, ce qui me fait ouvrir la bouche et avaler ce qui me semble être des litres et des litres d'eau de mer.

J'arrive avec difficulté sur la plage, rampant sur plusieurs mètres pour sortir des dernières vagues, puis je m'effondre et vomis violemment. Quelques instants plus tard, je reprends mes esprits : je regarde autour de moi, je vis un vrai cauchemar. A quelques mètres de moi, un soldat canadien est allongé et me sourit, je me lève pour m'approcher de lui. Ses jambes sont couvertes de sang et tout à coup, je comprends qu'il est mort, atrocement touché aux jambes et dans le bas du corps. J'ai terriblement mal à la tête, le bruit des balles qui volent partout, les bombes à mortier qui éclatent par deux ou par trois, les chars qui roulent, tout est assourdissant. Je vois des corps d'hommes tout autour de moi : certains ne sont que blessés, mais la plupart sont morts.

Je ne sais pas où se trouve la sortie de la plage. Je sais qu'elle doit être indiquée par des cordons blancs. Au-delà de la plage, le terrain est miné, ce que certains chars ont découvert à leur dépens. En observant l'endroit où je me trouve, je pense que nous avons débarqué à peu près à mi-chemin du bord de la plage, je peux donc me diriger, soit vers la gauche, soit vers la droite. Je prends à gauche, ce qui s'avère être une erreur. Un des plans établis par notre CO prévoyait que des bombes fumigènes devaient être larguées des LCI en débarquant si l'on rencontrait beaucoup d'opposition : ces bombes seraient envoyées vers les dunes et les environs, au-delà de la plage. Jusqu'à ce moment là, la légère brise de mer a empêché la fumée de venir jusqu'à moi.

Entre-temps, les chars ne semblent plus savoir où aller, ils roulent, aveugles, sur les morts et les blessés. Je vois un homme qui se met à l'abri des tirs de mortier sous un char ; celui-ci se met en marche, l'homme ne peut pas sortir à temps, son bras se prend dans la chenille et s'arrache, mettant ses côtes à nu. Je suis sûr qu'il est mort très vite. Plus tard, on m'expliquera la raison du chaos causé par les chars : la section de transmissions qui devait les diriger hors de la plage avait reçu un tir direct de mortier, tous les hommes étaient morts ou hors de combat, donc inutiles, et les chars étaient comme aveugles, ne sachant pas par où sortir.

Un peu plus tard, je passe devant un char qui a explosé sur une mine. J'en déduis que ça doit être la limite du champ de mines, et comme la fumée commence à se dissiper, je cherche à m'abriter. Ce faisant, je vois plusieurs hommes près de la digue endommagée, je me dirige donc vers eux, mais à ce moment-là, le CO émerge de la fumée 30 mètres plus loin et me crie de sortir ces hommes de la plage. Cependant, je suis sûr qu'ils ne me prêteront aucune attention ; je vois que l'un d'entre eux, un infirmier, est en état de choc (imaginez-vous ce pauvre jeune homme, voyant tout ce carnage autour de lui, sachant que son devoir était de les soigner). Alors, je le prends par le bras, le mets debout et lui dis : «Allez, viens, on s'en va !», dans la bonne direction cette fois.

La fumée s'étant alors plus ou moins dissipée, l'ennemi recommence à tirer activement. La sortie est à 100 mètres et je décide de trouver un abri. Je vois un char incendié à mi-chemin de la sortie, mais c'est trop dangereux. Près du char, il y a un vieux tronc d'arbre noir, probablement rejeté par la mer. Nous nous en approchons en un temps record. Il est plus petit que je ne le pensais : c'est son odeur qui le trahit, et en moins d'une seconde je comprends qu'il s'agit en réalité de deux corps soudés ensemble et ce que j'avais pris pour des branches est en fait ce qui reste de leurs bras et de leurs jambes. Ils ont visiblement été éjectés du char !

Plus loin, à ma droite, je vois une silhouette marchant entre les corps sur la plage, faisant au passage des piqûres de morphine aux blessés, en

ignorant superbement les balles et les tirs de mortiers. En m'approchant, je vois que c'est le lieutenant Mac Kenzie, anciennement policier dans ma ville natale, Leicester. On lui donnera une médaille, la Military Cross (MC) pour son courage, mais malheureusement, il perdra la vie peu après lors de la bataille de Walcheren.

Plus tard, nous trouvons enfin les cordons blancs qui mènent à la route et puis à la zone de rassemblement. C'est alors que je m'arrête pour parler à une vieille dame qui pousse un vieux vélo chargé de bidons de lait vides. Apparemment, elle était en train de livrer du lait à ses clients au moment où le débarquement a commencé, alors cette dame très courageuse a distribué son lait aux soldats qui remontaient de la plage à 100 mètres de là. Cela fait quarante ans que j'essaie sans succès de connaître son nom.

Ainsi se termine mon récit du Débarquement : je suis sûr que vous savez que nous avons atteint notre objectif, qui était de prendre Langrune, à la tombée du jour J + 1. Malheureusement, ça nous a coûté très cher : 50% de victimes sur les deux jours, la plupart dès le premier jour. Nous avons quitté l'Angleterre avec 580 hommes, mais nous n'étions que 280 au départ de Langrune.

Témoignage recueilli par P.Rigg le 1er septembre  
2002.

## JOURNAL DE COMBAT DE CHARLIE MARTIN Queen's Own Rifles of Canada

De nos forces canadiennes, je crois que nous avons été les premiers à mettre pied sur la plage "Juno" en Normandie.

Pour nous, le 6 juin 1944 a commencé avec notre réveil à 3 h 10 dans la Manche.

La veille, dans la zone de regroupement, alors que nous nous préparions à embarquer sur un navire, le SS "MONOWAI", à partir du quai Royal à Southampton, il n'y avait aucune difficulté, aucun problème, aucune crainte.

Nous nous étions entraînés, avions tout prévu, mais ce jour-là les répétitions étaient finies. Nous savions alors que l'objectif était le village de Bernières-sur-Mer.

Après une courte révision à bord, nous embarquâmes dans nos LCA (embarcations d'assaut), un peu avant cinq heures du matin.

On a beaucoup écrit sur le mauvais temps de la première semaine de juin. Compte tenu de la grosse mer, l'Etat Major allié a certainement connu l'angoisse de l'indécision : donner le feu vert ou attendre ? Nous, nous n'en avons rien su. Par contre, ce que nous apprenions c'était que la réalité n'avait rien à voir avec nos exercices d'entraînement. Nous nous étions exercés à descendre par des filets dans les embarcations d'assaut, mais toujours par temps calme. Ce matin-là les vagues étaient grosses et l'embarcation d'assaut, qui semblait alors minuscule quand nous baissions les yeux du pont du "MONOWAI", était ballottée comme un bouchon. Son moteur tournait mais les vagues étaient trop brutales. Les cordages la maintenaient attachée au navire mais ils durent être largués de telle sorte que le LCA fit une embardée et se mit à tanguer, peut-être à 10 ou 15 pieds du navire, prenant le filet de débarquement avec lui. Chaque homme avait de grosses chaussures montantes et un paquetage de 50 livres, certains avaient une charge supplémentaire :

un fusil Bren, un fusil anti-tank (PIAT), un mortier de deux pouces, des munitions, etc. Une seule erreur et l'homme pouvait tomber comme une pierre entre la coque du navire et l'embarcation d'assaut (LCA).

Nous nous en sommes bien tirés mais cela prit du temps. L'équipage du navire "MONO- WAI" était à cran. Il savait qu'il avait un programme à respecter.

Moi (Charlie Martin), je commandais mon LCA. Je descendis le dernier du navire par le filet, aussi vite que je pus et m'embarquais dans le LCA.

Nous étions assis sur deux rangs face à face. Au dessus de nos têtes il y avait une plaque de protection métallique, débordant de 30 pouces.

Nous nous dirigeâmes vers la France, la plage était à environ cinq miles. Comme nous nous en rapprochions nous pûmes voir le feu des rockets et des canons de marine dans le ciel de la nuit. Nous pensions que la plupart de ces tirs faciliteraient notre tête de pont mais quand nous approchâmes de la côte il n'y avait aucun signe de bombardement, les tirs de nos navires, étant en fait trop longs, atteignaient l'arrière du pays.

Dans la lueur de l'aube nous aperçûmes un avion au dessus de nos têtes mais très brièvement. Un tir nourri de "rockets" navals le fit fuir. Nous étions alors à un mile de la plage.

Alors que nous nous éloignions du "navire mère" et que nous nous rapprochions de la plage, nous eûmes un choc en réalisant que la flotte d'assaut juste derrière nous avait complètement disparu de notre vue. Il n'y avait plus que nous et une portion affreuse du "Channel" anglais.

Des représentations ultérieures du Jour J par des artistes du temps de guerre ou par les producteurs hollywoodiens nous montrent des avions d'appui remplissant le ciel, la Manche recouverte par une nuée de destroyers, de bateaux de guerre, le rivage plein d'embarcations d'assaut, etc ... **IL N'EN A RIEN ÉTÉ POUR NOUS.** Ce que nous vîmes ? c'est notre petite flotte d'embarcations d'assaut (dix au total) se déplaçant côte à côte au petit matin, formant face au rivage, une ligne de plus en plus large.

La lumière du jour était sur nous. Nous ne nous sommes jamais sentis aussi seuls dans notre vie.

Il y avait de la brume et il pleuvait. Bernières-sur-Mer devenait visible. 1500 yards de plage nous apparaissaient de l'extrême gauche à l'extrême droite.

Nous ne parlions guère. Nous étions encore sous le coup de la mer agitée et de notre mal de mer.



Dix embarcations contenant chacune trente hommes déployées sur une ligne de 1500 yards, ne constituent pas réellement la totalité d'une force d'assaut. Les bateaux commençaient même à paraître plus minuscules au fur et à mesure que la brèche s'élargissait. La distance entre chaque embarcation était environ équivalente à la longueur de neuf terrains de football. Entre le village et la plage il y avait les obstacles attendus, enfoncés dans le sol avec des fils de fer barbelés dans lesquels des mines étaient attachées. La digue nous apparut comme un énorme mur d'une quinzaine de pieds de haut avec trois énormes blockhaus. La plage entière était exposée aux tirs meurtriers des canons allemands qui pouvaient balayer un champ de 180°.

L'art militaire propose un scénario différent. Les embarcations d'assaut sont censées être toutes groupées, à portée de voix et de vue. Ceci est presque nécessaire pour situer l'action dans un cadre raisonnable. Dans la réalité les choses étaient tout autre.

Notre embarcation d'assaut continuait à avancer. La première expérience d'action sous le feu fut quand un tireur nerveux placé dans un des blockhaus ouvrit le feu prématurément ; une pièce de métal coupa la joue du fusilier Cy Harden. Le copain de la Navy appliqua un bandage sur la plaie et dit : "Si c'est le pire qui puisse t'arriver, tu seras chanceux". Il eut de la chance. Même quand plus tard dans la journée un obus de 88 atterrit très près de lui. Il devint blanc comme un linge mais cela ne l'empêcha pas de poursuivre son chemin et de survivre à la guerre.

Le moteur ronronnait régulièrement et nous arrivâmes tout près de la plage. "Accoste-nous aussi rapidement que possible" ordonnais-je. Il était préférable d'avancer directement à grande vitesse que de risquer de dériver et d'être des cibles faciles.

L'ordre retentit : "Bas la rampe!". Au moment où la rampe s'abaissa, le feu d'une importante pièce d'artillerie éclata venant de quelque part derrière la digue. Des obus de mortier pleuvaient sur toute la plage. Les hommes se dressèrent, l'embarcation allait de bâbord à tribord. Je dis à Jack en face de moi et à tous les autres "Vite! Dégagez! Ne vous arrêtez pas! Allez-y! Allez-y! Allez-y!". Nous nous élançâmes en dévalant la rampe, Jack et moi, côte à côte, les hommes suivant rapidement; nous nous déployâmes aussi vite que nous le pouvions en direction de la digue.

Minuscules points sur le sol, dispersés sur ce large front de plage, aucun de nous ne chercha l'engagement avec l'ennemi.

Chacun des dix bateaux de débarquement devint une unité de combat indépendante. Nous étions seuls. Chacun de nous courait à la vitesse maximale.

Cette première ruée, course sur la plage, escalade du mur de la digue, traversée de la voie ferrée qui longeait la plage, le tout sous le feu des canons et mortiers, a coûté la vie d'un certain

nombre d'entre nous. Maintenant nous avons à faire face à d'autres dangers, fils de fer barbelés, champs de mines.

A la fin de ce premier jour, je me fis plusieurs réflexions. Que quelques uns d'entre nous aient pu survivre relève du miracle.

Malgré le coût douloureux en vies humaines, nous avons atteint avec succès l'objectif fixé pour ce premier jour. Nous avons débarqué sur une plage très difficile, libéré le village de Bernières-sur-Mer.

La plupart de nos morts l'ont été lors de cette première vague. Finalement, nous avons réellement eu de la chance de nous en tirer.

*Ce journal de combat a été envoyé par Cyril Crain, qui conclut ce récit en disant "membre de ce premier assaut, moi, Cyril Crain, je voudrais dire combien je suis fier d'avoir été avec Charlie Martin et les autres camarades du Queen's Own Rifles of Canada".*

Témoignage remis par J. Martin

## « NOUS AVONS VÉCU LE 6 JUIN 1944 Á BERNIÈRES-SUR-MER »

Ce recueil de 104 pages, riche de 32 illustrations pour certaines inédites, tiré à 1000 exemplaires seulement, a connu un réel succès puisqu'il est aujourd'hui pratiquement épuisé.<sup>1</sup>

Paru en mai dernier pour l'arrivée des premiers Vétérans, il a donné lieu à une exposition dans les locaux du Syndicat d'Initiatives, inaugurée le 31 mai en présence de Maryvonne Mottin, de Janine Aubrée et de Jean-Paul Mayer, ainsi que de la plupart des auteurs de témoignages.



Quelques uns des participants réunis autour de Maryvonne Mottin et d'Annie de Géry le 31 mai dernier

Cliché J.M.

Inauguration empreunte d'émotion, où certains se sont rencontrés pour la première fois depuis soixante ans ! Inauguration empreunte d'amitié et de sympathie autour d'un apéritif offert par la Municipalité.

Cette exposition a permis de présenter de nombreux documents originaux, des plans, des lettres, des photographies ... autant de témoignages de Berniérais et de Canadiens faisant revivre ces journées de terreur et d'espoir.

Vous avez été nombreux à la visiter et cela a été pour nous le meilleur des remerciements.

1. Vous pourrez néanmoins vous en procurer encore quelques exemplaires au bureau de tabac, à Intermarché ainsi qu'auprès du siège de B.O.N.

## « Mémoire du Débarquement »



### **Nous avons vécu le 6 juin 1944 à Bernières-sur-Mer**

Bernières Optique Nouvelle avril 2004

Dimanche 4 juin 1944. C'était le jour des premières communions à Bernières-sur-Mer. Pas de procession dans la rue puisque les autorités d'occupation l'avait interdit. Seulement une cérémonie à l'église. Les garçons en costume avec brassard d'un côté, les filles en robe blanche, de l'autre. Puis grandes tables dressées, les repas pris en famille. Un dimanche presque de fête.

5 juin. Des vagues d'avions de plus en plus nombreuses ébranlèrent le ciel et la terre. « A onze heures du matin, une nuée de bombardiers est arrivée et a pilonné un emplacement d'artillerie à Tombette » rapporte Jacques Martin.

« Le 5 juin, se souvient Michel Clément, il y avait l'action de grâce. Pendant la cérémonie, les vitraux tremblaient ».

Dans la nuit du 5 au 6, des bombardements terribles, des explosions sans fin. Un vacarme assourdissant.

6 juin, sept heures trente. Les troupes du Queen's Own Rifles of Canada déferlent sur la plage. Les combats font rage et les Berniérais sont là. Chez eux. Dans leurs tranchées. Dans leurs caves.

Henri Beaudoux : « Tout ce qui est au sol non protégé est mort : les animaux, les gens. Il y avait plein d'éclats dans les toits. Il y avait des trous partout ».

Andrée Vasse : « Nos morts furent enterrés rapidement, à même la terre dans des draps et relevés quelques mois plus tard pour une sépulture décente ».

Vingt-cinq témoignages.

Recueillis par B.O.N., ces vingt-cinq témoignages de celles et ceux qui ont vécu le Débarquement à Bernières composent une vaste mosaïque qui nous fait comprendre et profondément ressentir aujourd'hui, soixante années après, ce qu'ont réellement été ces journées décisives et historiques.

104 pages, 21 x 29,5 cm  
Impression sur papier couché brillant 115 g  
Couverture couché brillant 250 g  
Dos carré  
32 illustrations  
**Tirage limité**

15 €



# INTERMARCHÉ

Les Mousquetaires

Voie de Débarquement

14990 BERNIÈRES-SUR-MER

LES PRIX, C'EST POUR TOUJOURS.



*Nouvelle adresse*



85, rue Victor-Tesnière  
14990 BERNIÈRES-SUR-MER  
**02.31.36.00.10**

*Votre agence ERA Bleu Marine  
vous offre :*

- une estimation gratuite de votre bien immobilier
- une garantie de 1 an pour vous et votre acheteur



Route de Courseulles  
14990 BERNIÈRES-SUR-MER  
Tél. 02 31 96 45 43  
Fax 02 31 96 46 76

**RENAULT**

S.A.R.L. Garage

Michel THOMAS

Agent



*Hair Marine*

**ESPACE Coiffure**  
**HOMMES - FEMMES - ENFANTS**

5, rue Abbé Blin  
14990 BERNIÈRES SUR MER  
Tél. 02 31 36 08 66

Journée continue  
Vendredi et Samedi

**CAFÉ - TABAC - PRESSE**

M. et Mme LOUIS

*Café du Centre*



14990 Bernières/Mer - Tél. 02 31 96 46 83



**ANQUETIL**

16, Avenue de Suède  
14110 Condé-sur-Noireau  
Tél. 02 31 69 04 26 - Fax. 02 31 69 37 30  
E.mail : [anquetil@imprimerie-anquetil.fr](mailto:anquetil@imprimerie-anquetil.fr)  
[www.imprimerie-anquetil.fr](http://www.imprimerie-anquetil.fr)



Nos engagements  
environnementaux :



Votre publicité, ici ? c'est possible, contactez

Bernières Optique Nouvelle • 114, rue du Rgt de la Chaudière  
14990 Bernières-sur-Mer

Association régie par la loi 1901